

LES REVUES DE BANDE DESSINÉE

Le Québec sortira-t-il de l'âge ingrat ?

JOCELYNE LEPAGE

Dans son grand loft de la rue Coloniale qu'il partage avec d'autres artistes, ou il mange et brasse des affaires pas loin de du matelas sur lequel il dort, Thibaud de Corta prépare le sixième numéro du volume 2 de la revue *Iceberg* en même temps que le dixième anniversaire de ce magazine consacré à la bande dessinée. La vraie vie d'artiste quoi! On est au mois d'avril et on convient que l'anniversaire sera célébré, le 3 juin, par un party de b.d. en direct aux Foufounes électriques. Thibaud de Corta veut sortir les dessinateurs du trou où ils vivent comme des loutres, et les montrer au monde.

Dixième anniversaire: on joue un peu sur les mots. Mais c'est vrai qu'il y a dix ans, un groupe de jeunes dessinateurs trop osés pour *Titanic*, revue de B.D. lancée par *Croc*, décidaient de sortir leur propre fanzine. De Corta, un Québécois d'origine corse arrivé tout jeune à Montréal, était là.

Quelques numéros plus tard, *Titanic* coulait et *Iceberg*, qui n'était en réalité qu'un petit glaçon, fondit. En 1990, il faut croire que *Iceberg* a repris du poids sous l'eau, car il est revenu à la surface tenter à nouveau de faire des vagues. La revue a abandonné son look et son format de fanzine pour se ranger parmi les vrais magazines sur les tablettes des marchands de journaux. La couverture s'est faite de plus en plus accrocheuse, et on a tenté par divers moyens de persuasion d'empêcher les auteurs de flyer trop haut dans des cieux inaccessibles aux lecteurs.

Si Thibaud de Corta ne sait plus quoi inventer pour sortir la B.D. québécoise de son ghetto, peut-être devrait-il de plus en plus parler sur la tenue de sa revue elle-même. Et sur ses auteurs, qui sont de plus en plus professionnels. (Mais où est donc passé Cedric Loth, un des meilleurs dessinateurs québécois et à quand la suite de *Spray*? «À l'automne», a promis De Corta. Quant à Grégoire Bouchard, un nouveau, s'il tient le coup, il devrait devenir l'un des auteurs coqueluches des années quatre-vingt-dix.)

Le problème de la bande dessinée au Québec, on l'a souvent dit, c'est qu'il n'y a pas assez de monde pour qu'on trouve un pourcentage suffisant d'amateurs capables de faire vivre décemment des auteurs de bande dessinée. Réal Godbout (*Red Ketchup*) est peut-être l'un

Thibaud de Corta

des rares à en tirer des revenus intéressants, grâce à *Croc*. De même que Robert Rivard, qui, lui, dessine pour Glénat, une maison européenne. D'autres dessinateurs se débrouillent en travaillant pour les comics américains, ou en s'adressant directement au marché américain.

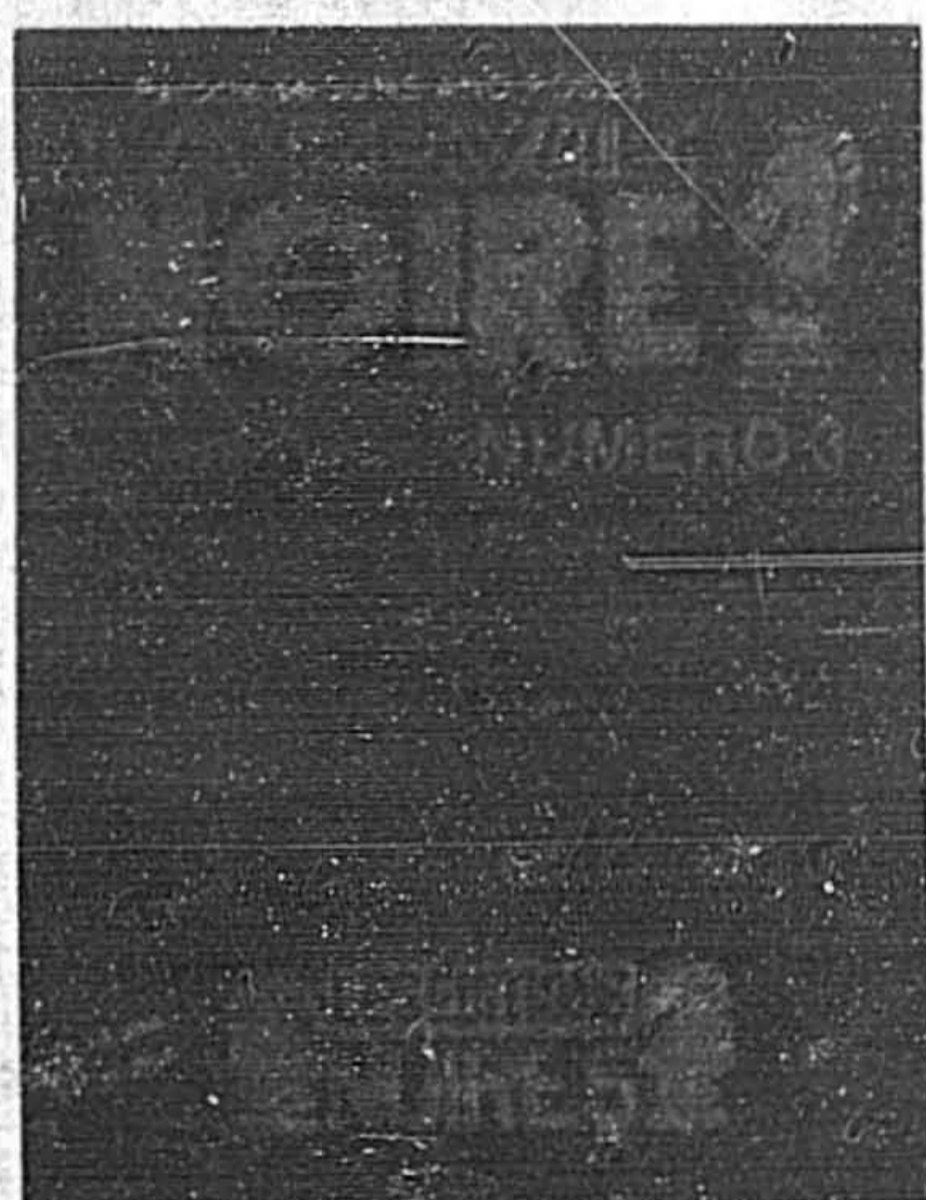
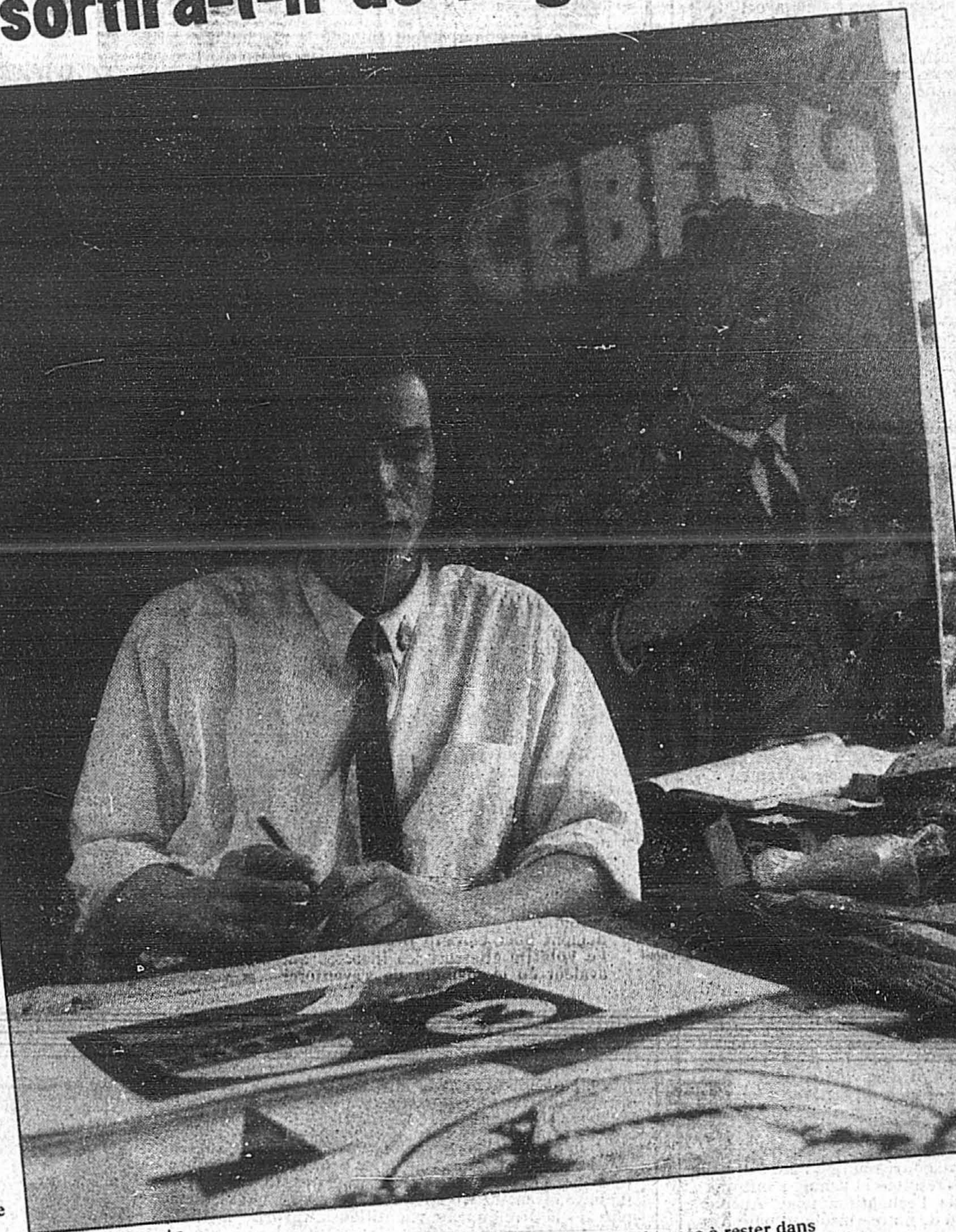
Pour élargir le public de la B.D. québécoise, il faudrait des

auteurs exceptionnels capables de s'adresser à plusieurs publics en même temps, ce que l'on aurait peut-être si les dessinateurs pouvaient y consacrer leur temps et gagner ainsi leur vie. C'est le syndrome de la saucisse Hygrade, à l'envers.

La bande dessinée québécoise, dans ce qu'elle a de plus original (et de très montréalais), semble

condamnée à rester dans l'underground où elle produit, toutefois, des spécimens intéressants comme Valium (Patrick Henley), un dessinateur prolifique et unique en son genre, Julie Doucet partie gagner sa vie aux États-Unis, ou encore Luis Neves, un auteur poético-politique.

SUITE À LA PAGE B4



LORRAINE PAGÉ: lire, une façon de « se déposer »



SOPHIE SOMMELET

■ Au diable les grands coups de gueule, toutes griffes dehors et crocs acérés!

« En vacances, quand je deviens légitime, je lis facilement un livre par jour pour la détente », sourit la présidente de la Centrale de l'Enseignement du Québec, Lorraine Pagé.

« Lire, c'est une façon de s'arrêter, de se déposer, d'entrer dans le monde de l'imaginaire et de couper avec ses préoccupations », explique-t-elle enjouée. Ne comptez donc pas sur elle pour se rassasier d'un traité de syndicalisme cet été!

Sous le chaud soleil estival, dans un coin ombragé de son jardin, ses choix littéraires seront teintés de bleu poudre québécois: *Un homme invisible à la fenêtre*, de Monique

Proulx; *Un homme est une valse*, de Pauline Harvey; le dernier Michel Tremblay (*Le coeur éclaté*); le dernier Marie Laberge (*Quelques adieux*); le tout entrecoupé de quelques bons thrillers ou romans policiers. Et s'il pleut, Lorraine se calera dans son fauteuil, au salon, en compagnie de son minou Napoléon. « Napoléon après Waterloo, précise-t-elle, parce qu'à peu près tout lui fait peur! »

Le défi est toutefois de taille, pour la syndicaliste, de mettre ainsi ses instincts de critique sociale en veilleuse... Sachez seulement qu'elle saute déjà à l'idée de se plonger dans *La Génération lyrique* de François Ricard et *Grandeur et Misère de la Modernité* du philosophe montréalais Charles Taylor. « On vit dans une période de mutation sociale très profonde. Et ces deux auteurs peuvent nous aider à comprendre notre réalité

contemporaine et à donner un peu de sens à notre avenir ».

Ses coups de coeur?

Féministe endurcie, Lorraine Pagé se souvient particulièrement d'*Ainsi soit-elle* de Benoîte Groulx qui lui a fait découvrir la condition des femmes à travers les âges. « J'ai ressenti dans mon ventre ce que pouvaient éprouver les femmes dans l'histoire et le livre a certainement contribué à ma prise de conscience féministe ». Insatiable, la battante sociale a tôt fait de ressurgir...

Mais il y a aussi *Le petit prince* d'Antoine de Saint-Exupéry, qu'elle relit de temps à autre. Un récit « qui nous renvoie à l'essentiel, aux liens qui nous attachent à ceux qui nous entourent ». La frondeuse se radoucit. « Comme l'a dit Gilles Vigneault: le seul temps qui reste au bout de nos jours, c'est celui qu'on a pris à dire *Je t'aime*... »

105 MUSICIENS, 40 PAYS
UNE SEULE LANGUE: LA MUSIQUE

ORCHESTRE MONDIAL DES JEUNESSES MUSICALES

Lundi, 26 juillet à 20h
Théâtre Maisonneuve
Place des Arts, Montréal
Ouverture Tannhauser, Wagner
Concerto n° 3 pour piano, Rachmaninov
Symphonie n° 2, Sibelius

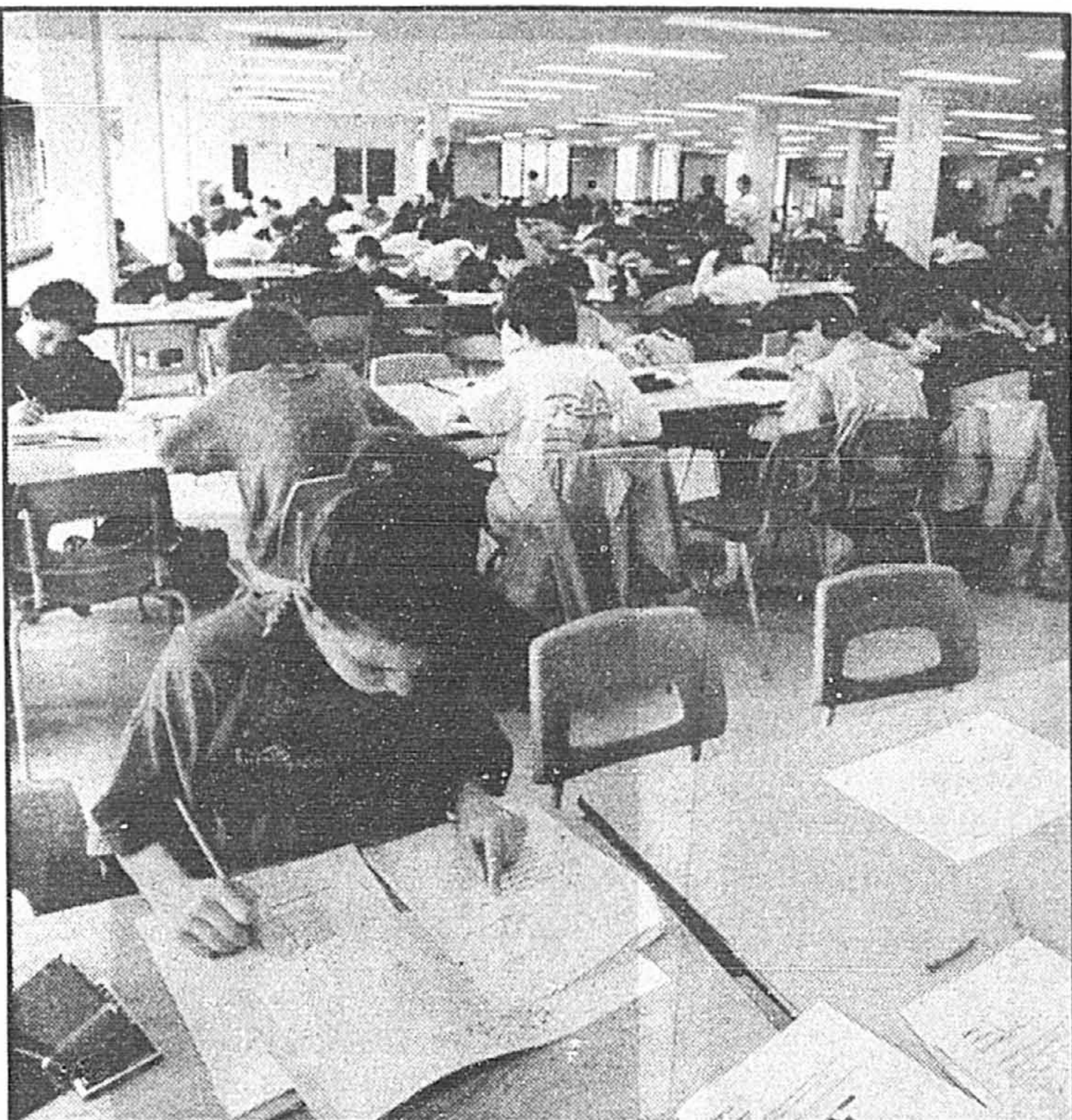
Dirigé par Raffi Armenian, Soliste: Richard Raymond, pianiste

Billets: (514) 842-2112 ■ 16\$ pour tous
Une coproduction de la Société de la Place des Arts

Théâtre Maisonneuve
Place des Arts

Une présentation de:
La Presse
RADIO
CLUB VOYAGES
Gouvernement du Québec
Ministère des Communications
Gouvernement du Québec
Ministère de la Culture du Québec
SDERS
Vasco design

A votre tour



Toutes les énergies des services éducatifs — et par la force des choses, celles des enseignants —, jadis consacrées à l'enseignement et à la pédagogie, sont détournées sur l'évaluation.

Quinze enseignants blâmés pour avoir mis en doute le « tripotage » de résultats

« Vous avez refusé de graphiter les réponses de vos élèves, selon l'échantillonnage établi par la Commission. C'est un geste d'insubordination et d'inconduite. Nous ne pouvons tolérer un tel geste qui, à notre avis, peut, entre autres, porter préjudice aux élèves. »

Gilles DESLAURIERS
directeur de l'école

Je viens de recevoir avec quatorze de mes collègues une convocation de mon directeur d'école pour demain, le 29 juin 1993, à 15 heures. Officiellement, je serai en vacances. Motif: mesure disciplinaire pour remise en question du « tripotage » des résultats des examens.

J'ai 33 années d'expérience dont 20 à la Commission scolaire des Mille Îles, à Laval. Comme chacun sait, et plus particulièrement depuis le passage de M. Ryan à l'éducation, en vertu des grands principes de la qualité totale et de l'excellence, la note de passage a été portée de 50% à 60%. Comme par hasard, quelques années plus tard, le taux de décrochage grimpe d'au moins 10%, mais là n'est pas mon propos.

Depuis cette époque, à peu près toutes les énergies des services éducatifs — et par la force des choses, celles des enseignants — jadis consacrées à l'enseignement et à la pédagogie, sont détournées sur l'évaluation. En quelques années, de guerre lasse, désabusés, sinon démoralisés, les enseignants chevronnés sont dépouillés de leur autonomie professionnelle; les jeunes, inexpérimentés et précarisés à outrance, n'ont guère le choix.

Quand on sait les inestimables sommes de temps et d'argent investies dans ce noble idéal d'évaluation sélective, on serait en droit de s'attendre, de nos services éducatifs, à un système d'évaluation scientifique, à toute épreuve, conforme à toutes les normes docimologiques.

Or, la veille de l'examen de français (compréhension écrite de la nouvelle littéraire en 4e secondaire), tous les enseignants sont convoqués à une réunion dans le but de « s'approprier » l'examen et surtout le corrigé. Une bonne moitié d'entre nous se rend à la réunion, tenue dans une autre école. Mais il est trop tard (les copies sont déjà dans les enveloppes) pour critiquer le choix de l'examen: une nouvelle fantaisie de Marcel Aymé sur un fait divers en France vers 1943; huit longues pages précédées d'une grande page de mise en situation, donc culturellement pas très collée à la réalité de nos élèves. On n'arrive pas à s'entendre sur le temps prévu pour l'examen, de sorte que selon leur école, les élèves auront entre deux heures et demie et trois heures et quart.

On s'attaque ensuite à l'étude du questionnaire et du corrigé. Pendant plus d'une heure, nous exprimons nos réticences sur la pertinence des questions, de leur sens réel et, plus encore, sur les réponses proposées par le corrigé. Pour ajouter à la confusion, la conseillère pédagogique nous apprend que la commission scolaire exige une précorrection sur un échantillonnage de nos élèves. De fil en aiguille, nous réalisons qu'il s'agit de valider après coup l'examen afin de pouvoir modifier les résultats, s'il s'avère, nous dit-on, qu'une ou des questions soient mieux réussies par les élèves faibles que les forts, ou que le taux d'échec à l'une ou l'autre question soit trop élevé.

En docimologie, si je ne m'abuse, on appelle cette opération, standardiser ou valider un examen... C'est une opération scientifique sérieuse qui exige moult précautions élémentaires

et le respect de certains principes élémentaires. L'opération prend un tout autre sens si elle est effectuée arbitrairement, après coup: ça devient du « tripotage » de résultats d'examen.

En bons enseignants dociles, nous partons pourtant chacun de notre côté, après nous être fait confirmer par la conseillère pédagogique que l'exercice serait tout à fait anonyme et ne pourrait servir à d'autres fins que celles (pourtant bien nébuleuses) pour lesquelles il a été conçu.

Sur réception de feuilles optiques de l'échantillonnage, bien identifiées, tous les enseignants permanents en français de la 4e secondaire — à l'unanimité moins une — décident d'utiliser un formulaire non identifié, pour remettre les résultats détaillés de chacune des questions au lieu des feuilles optiques identifiées. Sans s'être consultés, on apprendra que les enseignants des mathématiques feront de même.

Quelques jours après l'examen, comme prévu, autre réunion pour s'approprier les résultats et l'analyse informatique de l'échantillonnage. Aucune mention de notre « insubordination et inconduite ». Après deux heures de discussion sur nos divergences sérieuses et multiples quant à la rigueur relative de notre correction et l'opportunité de « tripoter » les résultats, il est décidé, à l'unanimité, dans la division et la confusion, d'éliminer quatre des questions, soit 18% de l'examen. Tant pis pour les élèves qui les avaient réussies. Cette décision devrait remonter la « moyenne », et probablement réduire, de façon tout à fait arbitraire, le nombre d'échecs... ce qui permettra peut-être à la Commission scolaire de conserver son rang au palmarès de l'excellence... à moins que d'autres commissions ne se montrent encore plus finaudes.

Dans les jours qui suivent — on est fin juin — on apprend de nos collègues que le dit tripotage s'effectue dans toutes les matières. Une quinzaine d'enseignants « subversifs », en français et en mathématiques, qui n'ont pas voulu se conformer exactement aux modalités imposées pour le « tripotage », se verront remettre une mesure disciplinaire par leur directeur, quelques heures après le départ de leurs collègues pour les vacances... pendant que conseillers pédagogiques et patrons s'arracheront les cheveux pour corriger un taux d'échec lamentable dans certaines matières.

Le malheur, reconnu de tous, est que ces résultats n'ont rien à voir avec les efforts des élèves ou la compétence des enseignants, mais sont le fait uniquement de « cadres pédagogiques » qui ne sont pas fous de fournir des instruments d'évaluation scientifique validés et valables. N'aurait-il pas été plus simple et plus normal de faire confiance à l'autonomie professionnelle de leurs partenaires enseignants, dont la moyenne d'années d'expérience dépasse sûrement la vingtaine?

Nous partons donc en vacances, ce matin, avec en poche une lettre de félicitations de notre directeur pour l'excellent travail et la collaboration exemplaire fournis au cours de l'année scolaire et, en prime, une mesure disciplinaire, signée de la même main... pour insubordination et inconduite. Combien faudra-t-il de légumes (1) pour satisfaire les cultivateurs (2) de l'excellence (3) ?

Ghislain CARON
le 28 juin 1993

(1) Légume: professionnel dépouillé de son autonomie.
(2) Cultivateur: professionnel-cadre insécurisé à la seule pensée de travailler avec des partenaires « autonomes » et responsables.
(3) Excellence: contrôle parfait du « légume » par le « cultivateur ».

La boîte aux lettres

Masturbation: mon intégrité a été mise en doute

Daniel Chabot répond aux propos de Michel Sabourin, président de la Corporation Professionnelle des Psychologues du Québec.

Dans un article en provenance de la Presse Canadienne et publié cette semaine dans plusieurs quotidiens, dont La Presse de mercredi le 13 juillet dernier, le président de la Corporation professionnelle des psychologues du Québec (CPPQ), Michel Sabourin, rappelle quelques cas de psychologues ayant été condamnés pour avoir fait des affirmations exagérées quant aux bienfaits de certaines méthodes comme le tarot et la réincarnation.

Il est extrêmement important que la psychologie garde son caractère professionnel et scientifique afin d'éviter que certaines méthodes comme le tarot, la chiromancie, la clairvoyance et les vies antérieures viennent affecter ceux qui cherchent à trouver chez le psychologue un éclairage dans leur évolution, en les égarant dans toutes sortes de directions plus farfelues les unes que les autres.

Ce que je reproche toutefois au président Sabourin, c'est de faire l'amalgame entre toutes sortes d'approches mystiques et la masturbation. Il est vrai que j'ai participé à une conférence sur les bienfaits de la masturbation organisée par le mouvement raëlien canadien le 7 juillet dernier et que je suis président de ce mouvement et je ne suis aucunement coupable de cela. Si le syndicat de la CPPQ croit devoir mener une enquête à mon sujet, qu'il le fasse puisque c'est son rôle et je l'avise que je ferai tout en mon pouvoir pour lui faciliter la tâche.

Je trouve par contre exagéré et démesuré l'ampleur médiatique mettant en doute mon intégrité professionnelle dans cette affaire. Des journalistes sans scrupules m'accusent de vouloir attirer des gens dans une secte sur laquelle on débâtle les pires mensonges et rumeurs. En ce qui me concerne, je n'ai qu'une seule question à poser à tous ces accusateurs sans scrupule dont le seul but est d'être suffisamment scandaleux pour attirer l'attention du public: ai-je le droit oui ou non d'avoir une profession et une religion? Vous trouverez la réponse dans la Déclaration universelle des Droits de l'Homme!

Quant aux allusions de M. Sabourin, je rappellerai que nous ne sommes plus à l'époque où la masturbation était qualifiée d'acte « contre nature » et où l'on parlait de « folie masturbatoire ». Soulignons que Freud, le père de la psychanalyse, voyait dans la masturbation chez l'adulte « un symptôme d'immaturité psychosexuelle ». Le plus étonnant, c'est que l'approche psychanalytique, qui est souvent prise en exemple d'approche non scientifique (1), est reconnue par la Corporation professionnelle des psychologues du Québec!

Quant aux bienfaits de la masturbation, le Dr William Masters et la psychologue Virginia Johnson (2) précisent qu'« il y a de plus en plus de preuves que le manque d'expérience en matière de masturbation peut aboutir à des problèmes psychosexuels, tels l'impotence et l'anorgasmie ». Le Dr Édouard Beltrami et la sexologue Normande Couture (3) proposent quant à eux la masturbation comme un des moyens thérapeutiques pour les problèmes d'éjaculation précoce. Les psychologues Allgeier et Allgeier attribuent pour leur part au moins trois rôles à la masturbation. Premièrement, elle est agréable et peut être utilisée comme auto-récompense ou comme source de compensation suite à des événements difficiles et désagréables. Deuxièmement, la masturbation peut servir de soupape sexuelle lorsque votre partenaire n'est pas disponible. Troisièmement, la pratique de l'auto-érotisme vous permet de bien découvrir comment vous faire plaisir et par conséquent de communiquer ces découvertes à vos partenaires. Enfin, Pour Master et Johnson, il est certain que la masturbation a des avantages. Par exemple, elle peut être une soupape de sécurité sexuelle valable et agréable pour les gens sans partenaire, y compris les personnes âgées. Elle peut aussi être bienfaisante à certains moments pour ceux dont l'énergie sexuelle est plus intense que celle de leur partenaire.

J'ajouterai pour ma part, que la masturbation et un moyen simple parmi tant d'autres de se procurer du plaisir et de relever l'amour de soi. Or, le plaisir, comme je l'ai mentionné dans mon livre *La Sagesse du plaisir*, qui s'appuie sur plus de 200 références scientifiques, favorise la santé et l'équilibre sur tout les plans.

Nous sommes donc bien loin de l'amalgame entre l'ésotérisme et la masturbation, que je trouve d'ailleurs fort peu professionnelle, surtout lorsqu'elle est faite par le président de la Corporation professionnelle des psychologues du Québec. J'avise donc ce dernier, comme je l'ai fait pour son collègue vice-président, Paul Maurice, que j'entends le poursuivre pour diffamation.

Daniel CHABOT
Psychologue

Psychologues: pas tous dans le même sac!

Vous avez publié le 13 juillet un article de Rollande Parent de la Presse Canadienne, dans lequel elle résume une cause faisant suite à une plainte déposée contre moi à la Corporation professionnelle des psychologues du Québec. Tout est exact dans ce compte rendu, mais l'on peut s'interroger sur l'opportunité d'associer mon nom à l'étrange affaire Chabot. En mettant dans le même sac la psychologie humaniste, les médecines alternatives et les sectes, on crée une confusion dans l'esprit du lecteur et on porte préjudice à mon intégrité. L'expérience d'avoir eu à me défendre pendant un interminable procès portant sur des présumées fautes qu'on a cherché à identifier avant d'en venir à la conclusion qu'elles n'existaient pas, a été suffisamment difficile. Dans l'esprit du public, une personne faisant l'objet d'une plainte, même exonérée de tout blâme, reste encore coupable d'une faute dont on n'a pas réussi à faire la preuve. Votre article, malheureusement, prédisposait à cette interprétation.

Je rappelle que la cause à l'issue de laquelle j'ai été « acquitté » avec dépens contre la plaignante (soit, madame la syndic de la CPPQ) m'a coûté — et me coûte encore deux ans après mon acquittement — la somme de 60000\$. Une collecte de fonds auprès de mes collègues psychologues m'a permis de récolter 15000\$; quant à la Corporation, elle n'a eu à me rembourser que la somme risible de 43,21\$. Ainsi va la justice. A ma demande de dédommagement ou d'aide auprès de ma Corporation, on m'a répondu qu'en pareil cas, on doit se contenter d'avoir gagné!

À l'heure où les dénonciations contre les professionnels se multiplient, il est important de rappeler ceci: il arrive que les corporations, qui tentent de faire ce qu'elles peuvent pour assumer leur mandat de protection du public, le fassent parfois aux dépens de leurs membres.

Nadine GUEYDAN
Psychologue

Pont Champlain: une information erronée

Récemment dans *La Presse*, le journaliste André Pépin relatait une rencontre avec le ministre Sam Elkas au sujet de l'estacade du pont Champlain et mentionnait qu'il y avait eu, l'an dernier, des accidents graves sur la voie du pont Champlain qui est réservée aux autobus de la Rive-Sud. Par ailleurs, il n'était pas clair si l'affirmation était de M. Elkas ou de M. Pépin.

Or cette affirmation était absolument fautive. Il n'y a pas eu d'accident grave sur la voie réservée du pont Champlain depuis 1987. Et elle était d'autant plus déplorable qu'elle servait, dans le contexte de l'article, à justifier le projet du ministère des Transports du Québec d'aménager une voie réservée aux autobus de la Rive-Sud sur l'estacade du pont Champlain, projet qui a été rejeté comme non pertinent et coûteux par de nombreux citoyens et organismes, de même que par le Bureau d'audiences publiques sur l'environnement.

Une étude du ministère des Transports a d'ailleurs établi que la voie réservée actuelle du pont Champlain est une des plus sécuritaires de la région métropolitaine.

Doris LEDUC-ISABELLE
Présidente

Association des propriétaires de l'île des Soeurs

Contravention ou taxe déguisée?

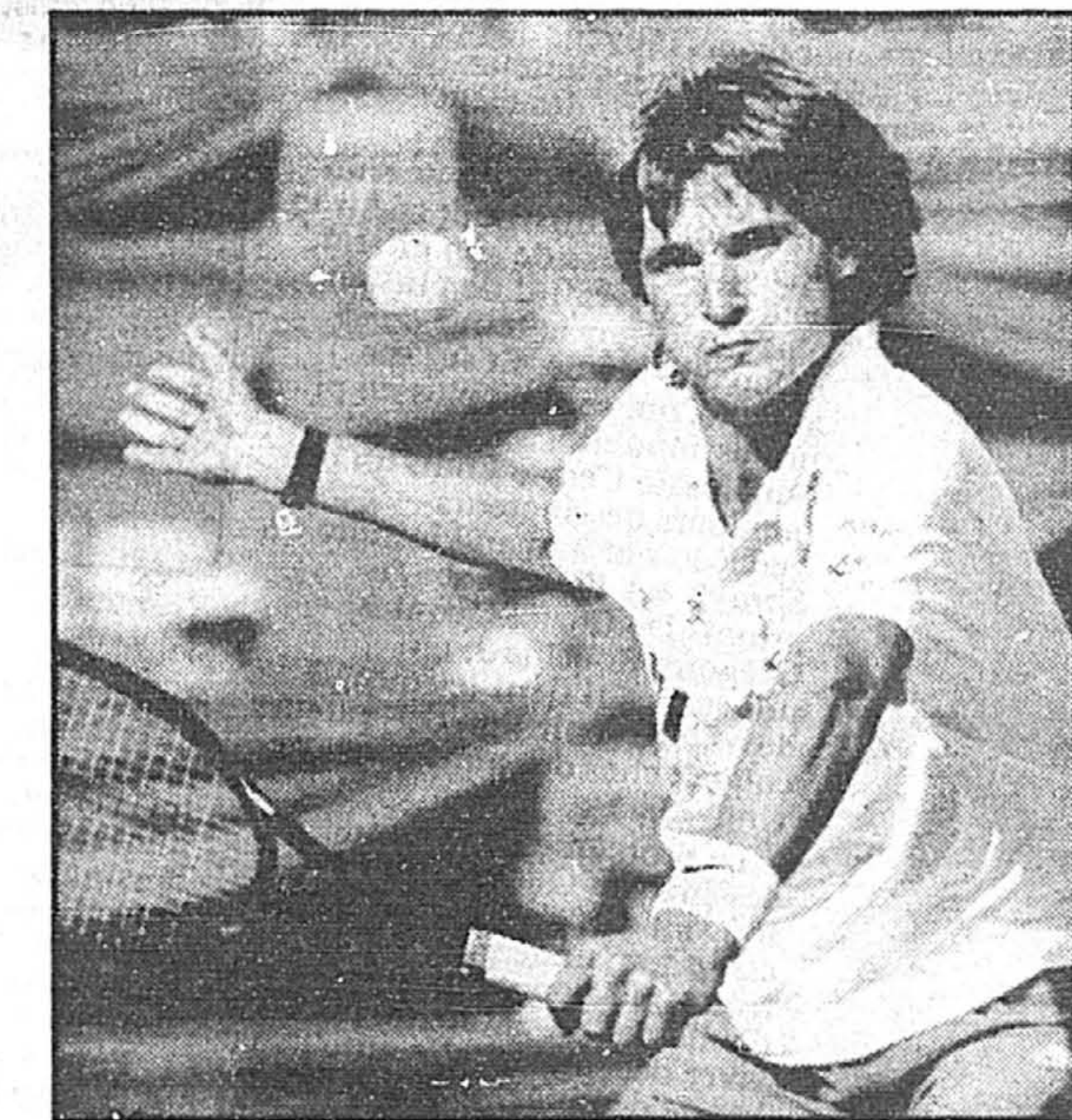
L'objectif des limites de vitesse est de diminuer les accidents de la route et protéger la population. On est tous en accord avec ça.

L'autre matin, je roulais posément sur la voie de desserte de l'autoroute métropolitaine, direction est et à hauteur de l'ONF. À 79 kilomètres à l'heure sur ce qui ressemble plus à une autoroute qu'à une rue résidentielle, je me sentais plus que raisonnable. Aller moins vite m'aurait paru tout à fait incongru et aurait contribué à engorger l'autoroute elle-même. Pourtant, stratégie fiscale oblige, la limite de vitesse est de 50 kilomètres à l'heure. Une vraie farce! Si vous voyez quelqu'un rouler à cette vitesse et à cet endroit, c'est qu'il a une crevaillon. Un policier zélé m'arrête. Résultat: une amende de 90,00\$ et quelques points de démerite.

Je continue donc ma route, un peu frustré et emprunte plus loin la rue Hutchison à Outremont. Cette rue est toujours pleine d'enfants. C'est donc un endroit où je respecte scrupuleusement la limite de vitesse, car elle a sa raison d'être. Comme par hasard, une voiture de police me précède. Je constate que le policier, tout nonchalant, roule à une vitesse qu'il semble trouver bien normale. Je décide donc de le suivre pour connaître cette vitesse « bien normale ». Résultat: 82 km/h. sans gyrophares ni sirène et des enfants de chaque côté de la rue. On m'aurait arrêté à cet endroit et à cette vitesse que j'aurais quasiment dit merci. Mais se faire arrêter pour moins vite sur une bretelle d'autoroute relève d'une arnaque. À quoi donc servent réellement ces juteuses contraventions récoltées dans ces endroits tout à fait sécuritaires et aménagés pour la vitesse sinon que d'être des taxes surprises distribuées au hasard des malchanceux. Les policiers vous disent que vous êtes en zone résidentielle... Ah oui? C'est vraiment pas évident. Si c'est le cas pourquoi ces « rues » ont-elles quatre voies de large et sont-elles ceinturées de béton?

Ce genre douteux de contravention ne changera en rien ma façon de conduire. Je suis assez grand pour savoir qu'elle est correcte. Mon jugement vaut bien celui de tous ces policiers que je vois trop fréquemment conduire comme des tombeaux à la recherche de cadavres dans les petites rues de mon quartier.

Jean BILODEAU



Grant Connell méritait un meilleur sort.

Une erreur de Tennis-Canada

Tennis Canada vient de commettre une grave erreur en ne donnant pas à Grant Connell un laissez-passer dans le tableau principal pour les internationaux du Canada.

Certes, le Canada peut compter sur des jeunes joueurs qui nous font honneur. Ceci ne veut pas dire qu'il est juste de mettre Connell de côté alors qu'il vient de se rendre en finale du double à Wimbledon.

Je me permets donc de demander que Tennis Canada révisé cette décision afin de permettre à Connell de continuer à exercer le leadership qu'il a toujours montré depuis plusieurs années.

Jean-Paul MASSICOTTE
Professeur

Département des sciences de l'activité physique
Université du Québec à Trois-Rivières

Le centenaire du Monument national

Dans le programme, sous le titre « Le Monument inattendu », y fait-on mention de la Société canadienne d'opérette fondée le 14 juillet 1921 par Honoré Vaillancourt et dont la première saison soit 1923-1924, fut présentée au Monument national. Honoré Vaillancourt est décédé il y a 60 ans, plus précisément le 25 janvier 1933 et que la Société canadienne d'opérette a pris fin la même année après 12 ans d'existence.

Pourquoi alors vouloir se donner la peine de parler de cette première société d'opérette disparue depuis si longtemps? Les Variétés lyriques ont succédé à la Société canadienne d'opérette et elles continuent leurs succès grâce aux adeptes de la Société canadienne d'opérette qui étaient déjà conquis d'avance à ce genre de spectacle. Pourtant le programme du « Monument inattendu » ne fait pas mention de cette deuxième société d'opérette qui a joué de 1936 à 1955. Ceux qui ont rédigé ce programme, ne se sont pas donné la peine de faire les recherches nécessaires avant de l'écrire. Il est déplorable qu'on oublie les disparus et les grands hommes que furent pour le peuple canadien-français Honoré Vaillancourt, Charles Goulet et Lionel Daunnais.

Lucile VAILLANCOURT

SUR LA SCÈNE DE L'ACTUALITÉ

SEMAINE DU 25 JUILLET 1993

La personnalité de la semaine

*Il n'est pas de succès qui se mérite
s'il n'est construit sur l'excellence*

**Elle a été la seule finissante féminine,
en génie électrique, de l'École de technologie supérieure.**

ANNE RICHER

Il n'y avait pas d'interdit dans sa tête, ni de doute sur son choix. Elle serait ingénieure en électricité, pour la seule raison qu'elle adorait ce travail, et en dépit des longues heures d'études, des sacrifices, elle irait jusqu'au bout. En avril dernier, Maryse Gadoury a été la seule finissante féminine dans son champ d'action, le génie électrique, de l'École de technologie supérieure. Elle a 24 ans.

C'est sa mère Rolande, dans une belle preuve d'amour et d'admiration qui, la première, a vanté ses mérites. *La Presse* s'associe à sa légitime fierté et nomme Maryse Gadoury, Personnalité de la semaine. Un fleuron de plus à un jeune curriculum vitae.

Sylvain, le grand frère, qui étudiait au cégep en techniques électroniques, est à l'origine du coup de foudre de Maryse pour les plaquettes électriques. «J'ai toujours trouvé ça beau!» s'exclame-t-elle. Du plus loin qu'elle se souvienne, leur adolescence à tous les deux a été l'occasion d'expériences malicieuses, de taquineries aux dépens de leur mère. «On faisait des montages et on installait des sonneries aux interrupteurs. Ou des stroboscopes aux lumières, juste pour lui faire peur!»

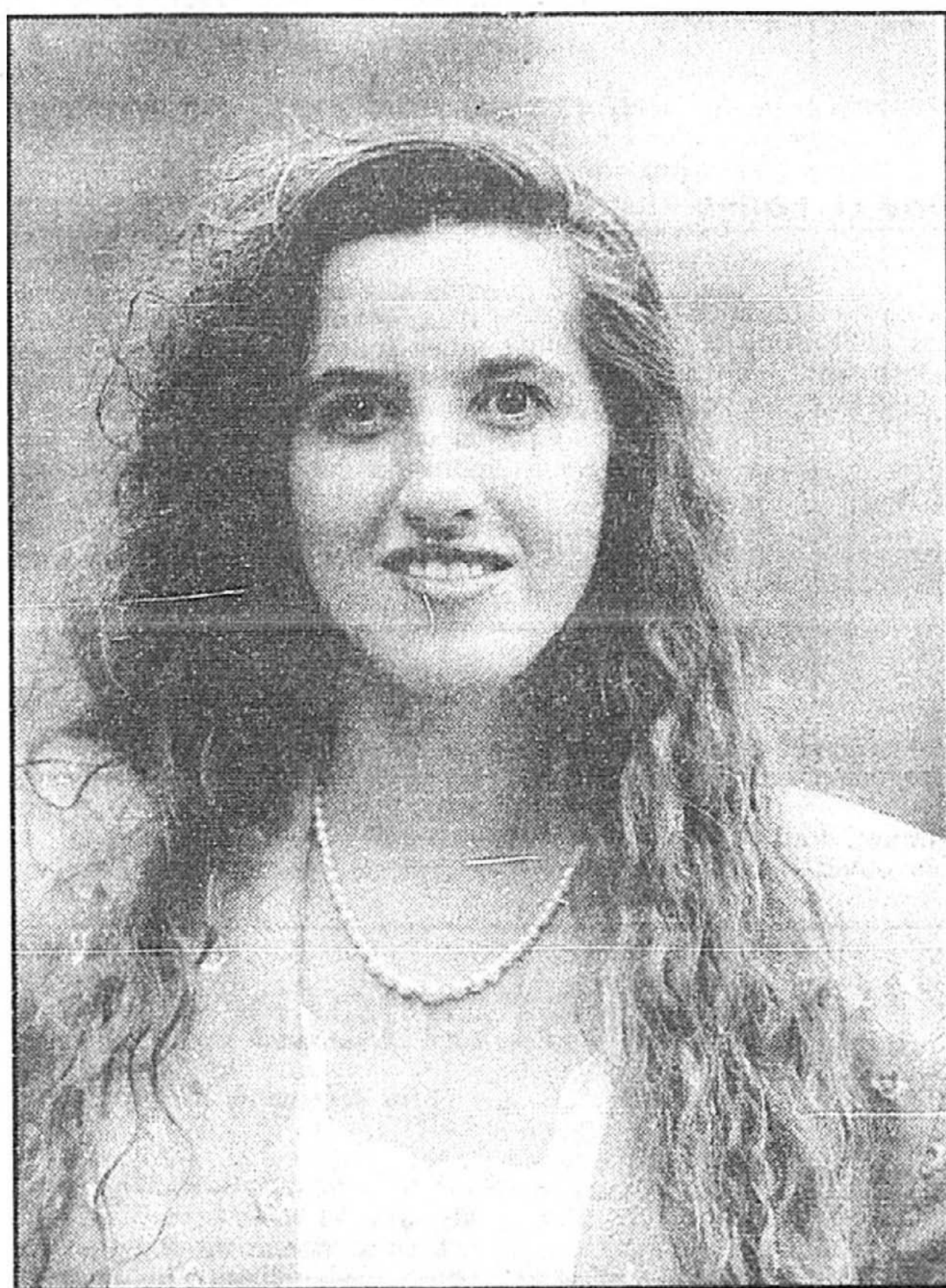
Maryse Gadoury est née le 20

juin 1969 à Anjou. À cinq ans, la famille s'installe à Repentigny et c'est à l'école Louis-Frédette qu'elle fait ses études primaires. Elle poursuit ses études secondaires au collège l'Assomption. C'est à cette époque-là qu'elle prend la décision d'entreprendre des études en électronique et reçoit son diplôme de technicienne en électronique du collège Maisonneuve. Elle remporte un premier prix au cours d'une exposition scientifique provinciale pour la conception d'un système d'alarme à fibres optiques assisté par ordinateur. Elle a également reçu une bourse d'études du Canada en 1989, accordée pour l'excellence de son travail scolaire. Durant ses années d'études elle travaille à Radio-Canada comme technicienne aux studios d'enregistrement et au département de maintenance radio.

Une motivation à toute épreuve

«J'ai bien vu la fierté de ma mère quand j'ai fini mon bac», se souvient cette jeune fille toute simple.

Car sa réussite est plus qu'une question de diplôme. Son père, professeur de géographie, est mort alors qu'elle avait à peine 12 ans, au début de ses études secondaires. «Pour ma mère courageuse, qui ne voulait pas trop montrer sa peine mais se retrouvait seule avec deux enfants à élever, ce fut très dur. Et je voulais que mon père soit fier de moi.»



MARYSE GADOURY

«C'est pas vrai qu'on n'est pas bonnes en sciences. Les métiers non traditionnels, c'est pour tout le monde. Alors il faut s'encourager et tenir bon.»

Avec des parents professeurs, la jeune fille était encouragée, stimulée. Après la mort de son père, sa mère assure la relève et prend une part active à tout ce qui intéresse Maryse. Alors: «Ça aurait été une terrible déception pour ma mère si je n'avais pas tenu bon.»

Elle ne minimise pas les difficultés rencontrées en cours de route, les tentations de tout abandonner. Il lui a fallu une détermination à toute épreuve pour maintenir le tempo des nombreux cours, et parfois, malheureusement, pour faire face au sexisme primaire, au ton persifleur de certaines personnes. «Tu seras pas capable, t'es juste une fille.»

«Cela venait de profs parfois, dit-elle décue, de collègues plus âgés. Bien souvent c'était en blague, mais à la longue c'est difficile à supporter. J'ai mis les points sur les i, sans hystérie, j'ai dû m'affirmer et en remettre à leur place.» Elle a vécu la réalité d'être forcée à l'excellence, à la performance.

Un bel avenir

Le monde masculin est un milieu naturel pour Maryse, qui vit beaucoup avec son frère et ses amis. C'est en même temps de là que vient le support moral, l'encouragement dont elle a eu besoin. Ils ont eu confiance en elle, et particulièrement celui qui est plus près de son cœur, Faustin.

Le problème ne se pose pas: «Je suis capable autant qu'un homme.» Et c'est d'ailleurs le

message qu'elle transmet aux filles si elle a l'occasion de s'exprimer publiquement. «C'est pas vrai qu'on n'est pas bonnes en sciences. Les métiers non traditionnels, c'est pour tout le monde. Alors il faut s'encourager et tenir bon.»

Cet été, Maryse se repose pour la première fois véritablement depuis le début de ses longues études. Elle en profite pour visiter des expositions... de haute technologie, se baigner, penser de plus en plus à l'automne qui vient bientôt et à sa quête d'emploi.

Elle a déjà rêvé être vétérinaire. «Mais je n'aime pas voir souffrir les animaux.» Elle n'hésiterait pas à partir dans un pays en voie de développement pour un stage, car sa formation est éminemment pratique et pourrait rendre de grands services. Elle pourrait inventer, qui sait, un appareil qui servirait à l'étude des animaux de la brousse. La jeune fille réservée, étonnée de se trouver aujourd'hui propulsée à la une, dotée cependant d'une persévérance à toute épreuve, sa plus grande qualité, veut développer des qualités de leadership afin de mener à bien la gestion de projets.

L'avenir est prometteur. «Je suis en un domaine qui prend de l'expansion. Le milieu des télécommunications notamment est la voie de l'avenir.»

«Il y a eu des sacrifices et du travail, mais bien de belles choses me sont arrivées.»

Et sans doute la première, celle d'atteindre son but.

**Encore plus que du talent, de l'intelligence, même du génie,
l'excellence naît de l'effort.**



Hydro-Québec

Le meilleur de nous-mêmes

Bell
des gens de parole



ALCAN

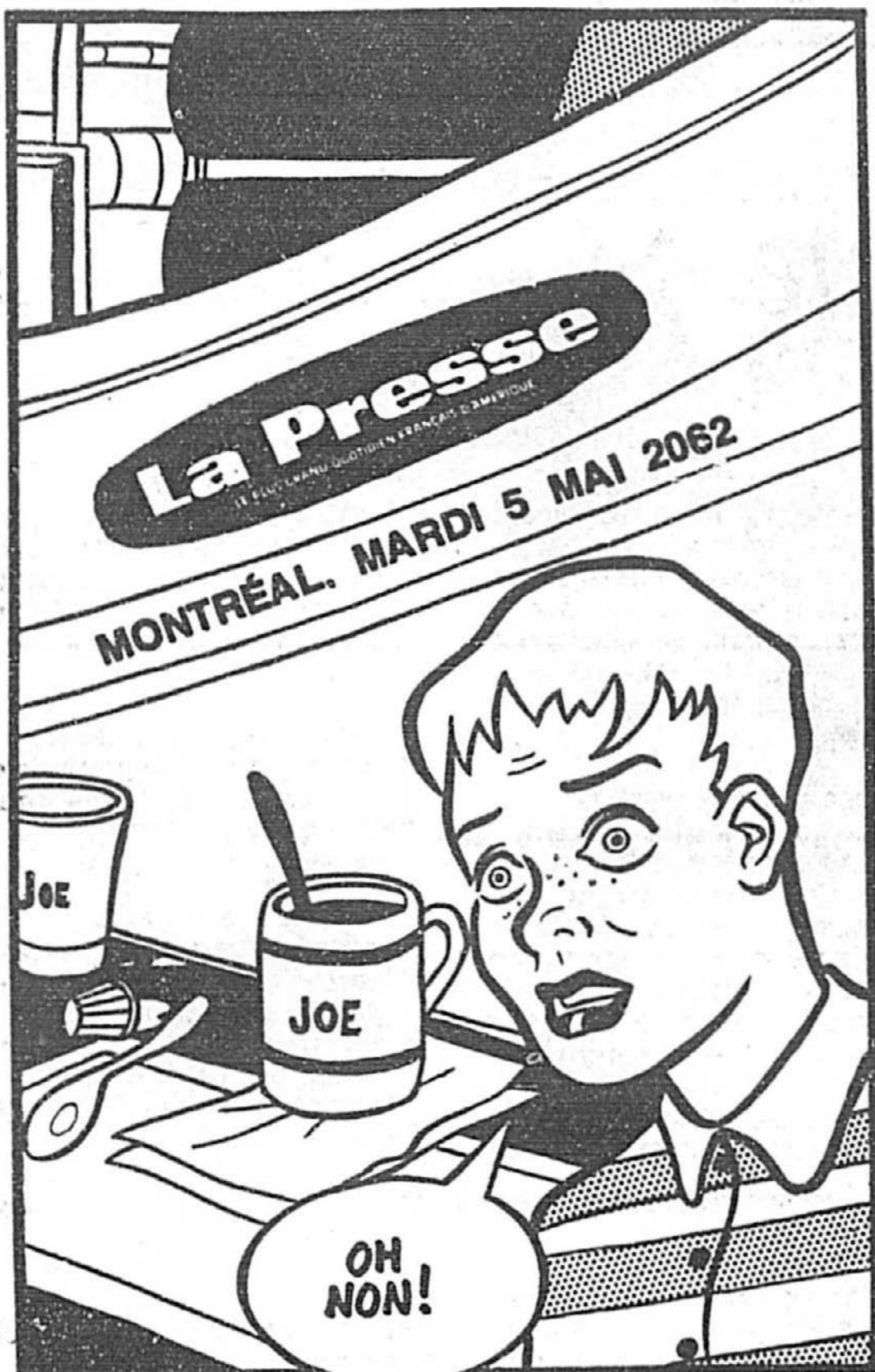
Réflexion...

*«Ce qui fait finalement une vie pleine, c'est
d'avoir eu la chance de donner beaucoup de soi aux autres.»*

(Teilhard de Chardin)

Je pense donc je lis

La Presse



UNE PLANCHE DE GREGOIRE BOUCHARD, PUBLIÉE PAR LES ÉDITIONS ICEBERG

C'est fou comme il y a foule de dessinateurs aux portes...

SUIVE DE LA PAGE B 1

Quand elle n'est pas underground, la B.D. donne dans l'art tellement contemporain qu'elle n'a plus rien à voir avec la bande dessinée considérée comme un art populaire et de narration. Appelons ça de la B.D. d'art; elle peut être de grande qualité, c'est le cas de la revue *Mac Tin Tac*, (publiée en anglais par des francophones), mais son public potentiel reste très restreint. L'originalité de

dans les revues de bédé traditionnelles. Et on y sent une certaine influence de quelques vedettes de l'underground montrealais, notamment celle de Luc Giard. On a l'impression que si la revue tient le coup quelques années, elle pourrait voir naître, des auteurs solides, grand public.

B.D. pour rockers

Et il y a la petite dernière, *La revue noire*, étonnante dans la mesure où elle vise un public bien défini: le public rock'n'roll. Fallait y penser! Les Éditions noires, dirigées par Mario Cloutier, 20 ans, de Drummondville, viennent également de lancer une revue d'un tout autre genre, *Le Guide des arts martiaux au Québec*, qui, paraît-il — s'il faut se fier à Cloutier — est parti pour la gloire.

Qu'est-ce qui plaît aux rockers? La science-fiction, la bagarre, l'horreur, un peu de sexe et quelques gros mots. On trouve tout ça dans *La revue noire*, dont on a vendu en moyenne 8000 exemplaires par numéro (à titre de comparaison, *Zeppelin* tire à 1000 exemplaires.) Mais ce qu'on trouve aussi dans cette revue, ce sont quelques auteurs qui ont du talent et de l'avenir. Il faudra attendre l'automne pour lire le no 4 de *La revue noire* (il reste encore des exemplaires des trois premiers numéros tirés à plus de 10000 exemplaires chacun dans les tabagies). La revue, qui contient certains passages violents, nuirait à la réputation du *Guide* qui, lui, se lance à l'assaut des provinces canadiennes.

Somme toute, si l'on regroupe dans une super revue de B.D. les meilleurs auteurs des quatre revues et des deux magazines d'humour, on pourrait peut-être enfin faire taire les mauvaises langues. Oui, il y a un bassin de bons auteurs de B.D. au Québec.

Serions-nous en train de sortir de l'âge ingrat?



Mac Tin Tac tient dans le fait que plusieurs auteurs dessinent les péripéties d'une même histoire imaginée par l'un d'eux. Cela rappelle, mais en images, les «cadavres exquis» des surréalistes.

Un nouvel espoir?

Pourtant, c'est fou comme il y a foule de dessinateurs aux portes.

Il y a, en fait, sans compter les fanzines qui apparaissent et disparaissent, quatre revues de bandes dessinées au Québec en plus des deux grosses revues d'humour *Croc* et *Safarir* qui comptent elles-mêmes un bon pourcentage de B.D. Que serait *Croc* sans *Red Ketchup* (Réal Godbout, Pierre Fournier) et sans *Jérôme Bigras* (Jean-Paul Eid)? Il y a *Iceberg* et *Mac Tin Tac* déjà citées qui s'adressent à un public de connaisseurs, si l'on peut s'exprimer ainsi.

Mais il y a aussi, depuis l'an dernier, deux nouvelles publications qui orientent leur tir différemment. L'une, *Zeppelin*, est faite à Québec et s'adresse aux 16 ans et plus. On y mélange humour et aventures comme,



Pascal Quignard

L'art de nommer la chose

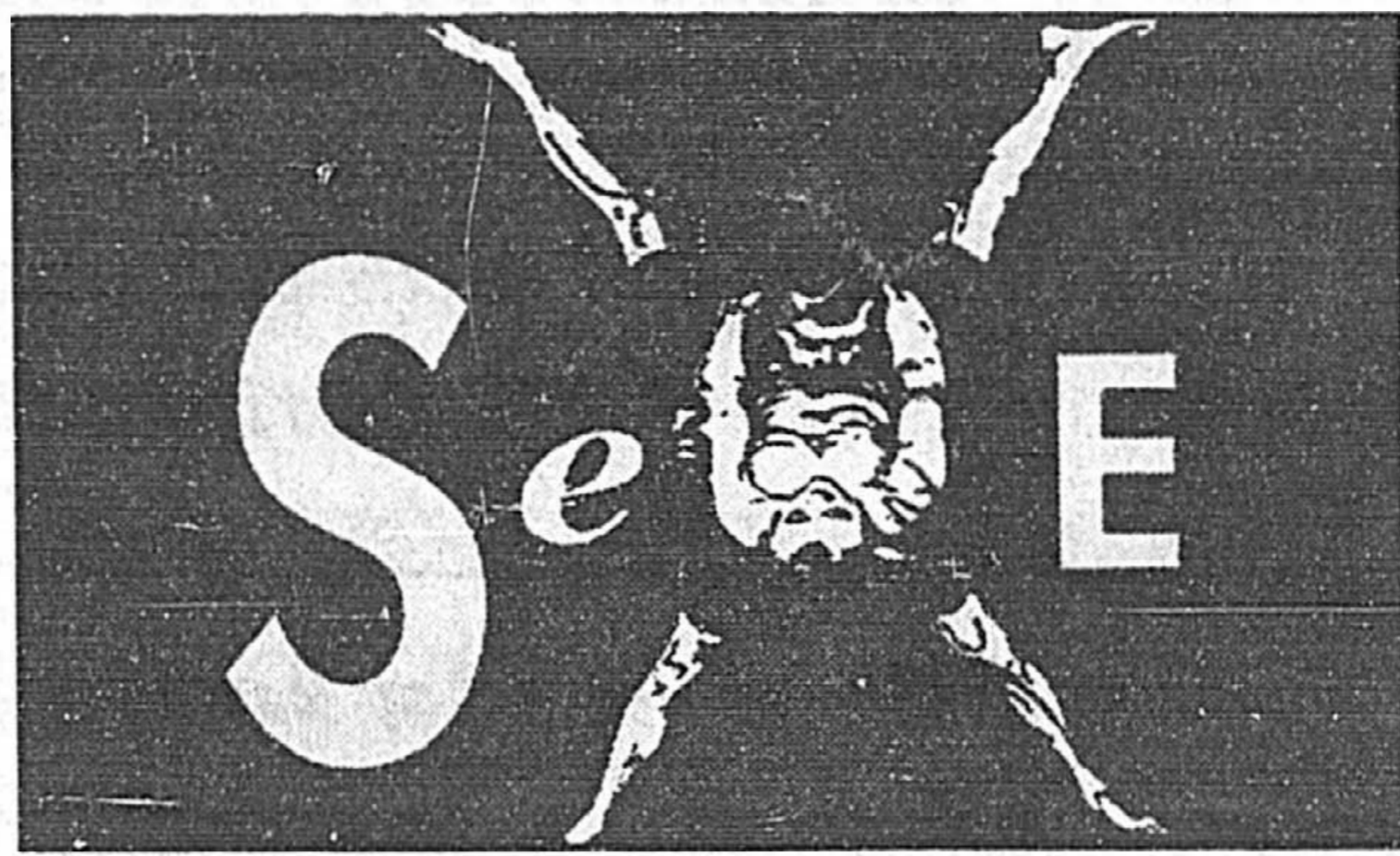


ILLUSTRATION L'ESPRIT DU TEMPS

«Le sexe et les mots entretiennent des rapports si contradictoires que, lorsque le sexe se dit, il ne se fait pas, et lorsqu'il se fait, il ne se dit pas»...

RUDY LE COURS

... ainsi commence le savoureux essai de Philippe Brenot *Les mots du sexe*, qui se veut à la fois voyage dans le parler populaire, guide



sexologique et mode d'emploi de la langue (pour le) et du sexe.

Brenot, dont ce n'est pas le premier ouvrage de recension des

mots portant sur un domaine précis, fait preuve à la fois d'humour et d'érudition dans la présentation et l'explication de centaines d'expressions, certaines fort connues comme «avoir une chaude pisse» ou «faire une partie de jambes en l'air», d'autres dont la métaphore livre en elle-même le sens comme «avalier la fumée» ou «entrer en appétit», d'autres enfin plus méconnues comme «la botte florantine» ou «on cuit chez elle».

Brenot émaille chacune des expressions retenues d'une exergue puisée chez des gens de lettres de tous les horizons. A elles seules, ces citations pourraient former un petit recueil. Mais il va plus loin. Il explique l'origine de ces ensembles de mots, souvent la simple déformation d'expressions

latines comme c'est le cas de «chaud lapin».

Il en profite d'ailleurs pour décrire avec précision et humour la réalité cernée par le génie populaire. Comme le livre a le grand mérite de classer ces expressions non pas dans un simple ordre alphabétique mais selon une thématique: séduction, amour, sexe, défloration, contraception, grossesse, impuissance, maladies, etc. on se trouve en présence d'un curieux mais assez complet manuel de sexologie que Brenot suggère d'ailleurs de «tenir de la main gauche au cours de travaux pratiques et quand l'autre main est occupée»...

Le féru de l'histoire de la langue ou des moeurs y trouvera aussi son compte. Ainsi faut-il vraiment s'étonner que plusieurs ex-

pressions recensées traitant de l'homosexualité soient entachées d'un jugement moral: «changer de religion» «divorcer d'avec la nature», etc?

Un choix judicieux de gravures anciennes fait ressortir que depuis fort longtemps les moindres détails de la chose ont intéressé les artistes tout autant que les forgeurs de la langue.

Brenot a dressé enfin deux index, le premier symptomatique, le second qui fournit la liste des expressions recensées, ce qui permet au lecteur de repérer rapidement le ou les expressions traitant de tel ou tel aspect du sexe.

LES MOTS DU SEXE, GUIDE SEXOLOGIQUE, Philippe Brenot. L'Esprit du temps, Paris, 1993. 255 pages, 33,45 \$.

Mystérieux, Borg est aussi naïf!

Un livre à écarter du revers de la main

MICHEL MAROIS

■ Bjorn Borg, l'un des plus grands joueurs de l'histoire du tennis, a aussi été l'un des hommes d'affaires les plus naïfs de tous les temps. C'est Borg lui-même qui nous l'apprend dans sa pseudo-autobiographie, *Revers...*, dont la traduction française vient d'être publiée.

Avouons qu'on attendait ce livre avec impatience, le champion suédois ayant bâti sa carrière sur une réserve verbale et émotive si frustrante pour les médias qu'elle lui avait valu le surnom de «Ice-Borg». Et comme la jaquette du livre faisait directement allusion aux malheurs financiers et personnels survenus à Borg depuis sa retraite, on se disait qu'on allait enfin en savoir plus long sur lui.

Vain espoir. *Revers...* n'est que l'ombre d'une biographie. Pas plus de la moitié des 250 pages du bouquin sont consacrées au portrait de Borg. Et encore, le texte est confus, sans fil conducteur et les répétitions sont nombreuses d'une section à l'autre.

Bien plus, l'ancien champion s'avère incapable de nous expliquer ce qu'il ressentait vraiment sur les courts de Wimbledon ou de Roland-Garros quand il disputait les titres du Grand Chelem à Jimmy Connors ou à John McEnroe. Même lorsqu'il parle des femmes de sa vie (le pluriel est bien de mise...), Borg ne parle jamais autant de lui que de celles qu'il dit avoir aimées.

Pour les émotions, les sentiments, c'est un 0-6.

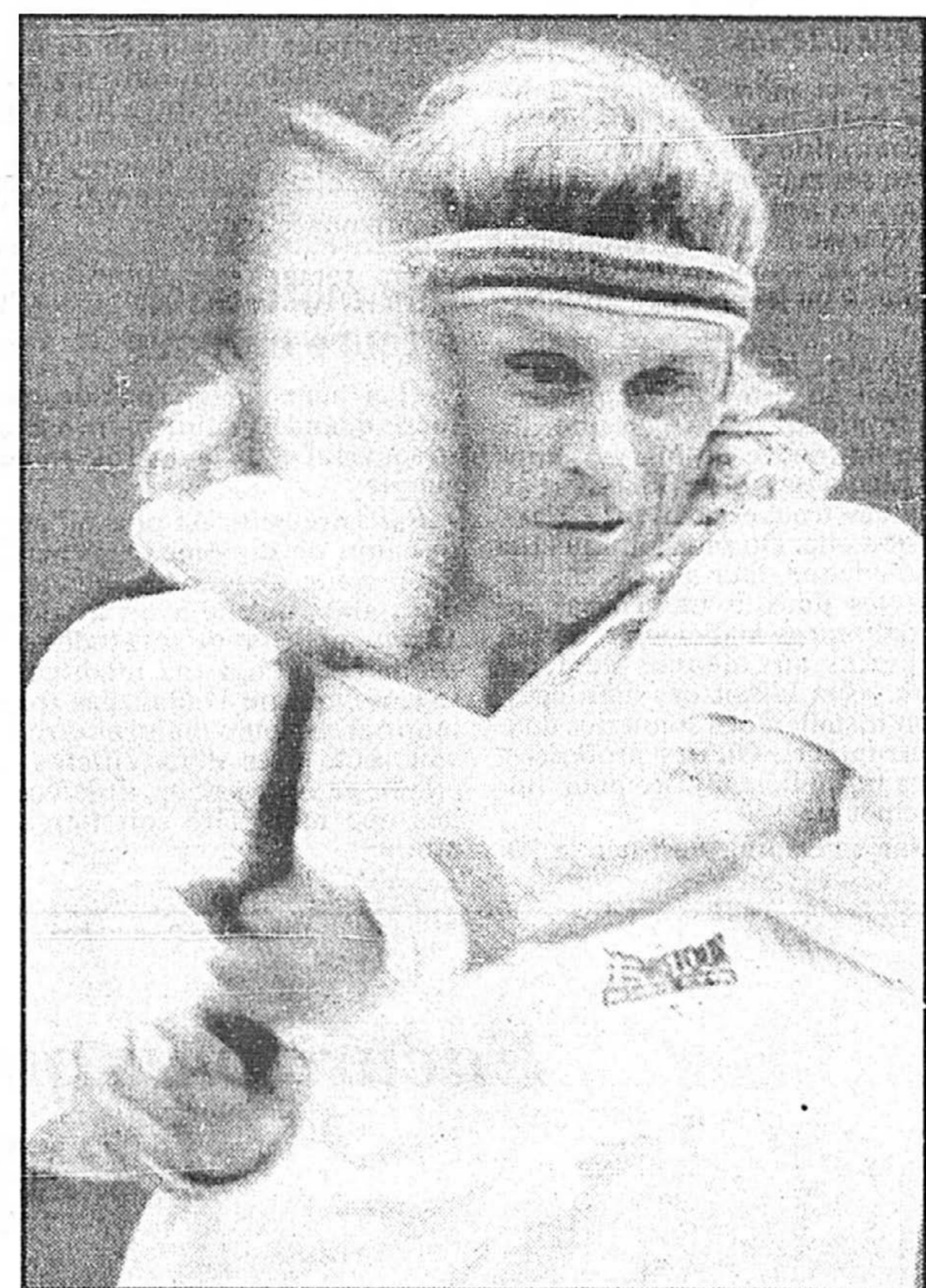
L'autre partie de *Revers...* est consacrée au fiasco financier du «Bjorn Borg Design Group», une société née en 1985 dont la faillite en 1989 a coûté à Borg toute sa fortune. Au contraire des souvenirs sportifs ou personnels, cette partie est aussi bien structurée qu'un dossier de... faillite.

On devine ici l'influence des avocats. Borg est encore impliqué aujourd'hui dans de nombreuses actions en justice et le livre constitue en quelque sorte son témoignage dans tous ces procès. S'il se présente en brebis innocente, il dresse un portrait peu élogieux de ses principaux associés et partenaires. L'un d'eux, le plus retors, s'appelle d'ailleurs Lars Sharke et il est effectivement présenté ici comme un «requin».

Enfin, on attendait autre chose que cette collection de chiffres et de ragots d'autant moins crédibles que Borg maquette de toute évidence certains aspects de sa vie privée. Par exemple, il ne nous dit pratiquement rien sur sa prétendue «tentative de suicide», en 1990, ou sur ses mésaventures avec la drogue depuis qu'il a pris sa retraite sportive.

La partie immergée d'un iceberg est toujours beaucoup plus importante que sa pointe visible. *Revers* nous laisse penser que ce n'est pas le cas avec l'«Ice-Borg».

BJORN BORG, REVERS..., Bjorn Borg, traduction française de Peter Bathus. Éditions Michel Lafont, Paris, 1993.



Bjorn Borg

À la recherche du mot perdu

Ce livre ne trainera sans doute pas sur les plages, entre les piles de serviettes mouillées et les ballons fluos...

DOMINIQUE PAUPARDIN

collaboration spéciale

■ *Le nom sur le bout de la langue* est un petit livre intense et exigeant qui demande au lecteur — forcément cultivé — une concentration qui ne s'acquiert pas entre deux gorgées de tequila. On y trouve des allusions à la mytho-



logie, des citations de Freud, des passages en allemands, en latins... Ergo, dirait l'auteur, qui se veut un disciple de Kong-Souen Long.

Ce livre ne trainera sans doute pas sur les plages, entre les piles de serviettes mouillées et les ballons fluos.

En ce moment, Pascal Quignard, auteur prolifique de vingt-huit livres, fait parler de lui dans les milieux littéraires parisiens où

la rumeur le désigne comme étant l'écrivain (sic) Agustina Izquierdo, l'auteur de *L'amour pur*. Quoi qu'il en soit, il est bien connu des cinéphiles pour avoir écrit *La leçon de musique* et *Tous les matins du monde*.

Le nom sur le bout de la langue est écrit en partie dans une forme littéraire archaïque: le conte ou si on préfère la légende revisitée. Il débute justement par un conte, naïf en apparence, dans la plus pure tradition médiévale et est suivi d'un court essai philosophique: *Petit traité sur Méduse*.

Le premier récit est celui d'une jolie brodeuse amoureuse d'un tailleur et qui se voit contrainte pour l'épouser de remplir une absurde condition que je ne vous dévoilerai pas... Incapable d'accéder à cette demande, elle se voit offrir l'aide d'un étrange seigneur arrivé à cheval, qui semble tout droit sorti du monde des ténébres. Pour ses services, il lui fait promettre de devenir sa femme si, dans un an, elle ne se rappelle pas de son nom, en l'occurrence le terrifiant patronyme Heidebic de HEL.

Comme il se doit, ce nom se dérobait à sa mémoire; une défail-

lance passagère qui mettra en péril, son amour, son mariage et même sa vie. Ce sera le vaillant tailleur, devenu son mari — aidé par un lapin, une sole et une buse (!) — qui partira à la recherche du nom perdu. Je préfère laisser Quignard vous raconter la suite dans des mots plus lyriques: «Elle cherchait au fond d'elle-même mais ne retrouvait pas le nom qu'elle recherchait. Elle transpirait le sang tant elle redoutait d'être arrachée à Jeune.»

Disons que le fin fond de cette ténébreuse histoire nous mène presque en enfer dans un tourbillon d'épouvante.

Quignard a connu deux périodes de mutisme à dix-huit mois et à seize ans — avec une maman qui ne parlait pas beaucoup plus, ce qui, comme il se doit, l'a profondément marqué.

Dans *Le Petit traité sur Méduse* (Méduse, l'unique déesse dont le masque est celui de la face humaine), il nous entretient des rapports tortueux entre le silence et le langage. Le tout est émaillé de passages latins (qui m'ont fait perdre le mien), de références à Freud (explication de la relation avec la maman)... Bref, c'est une

réflexion — ô combien approfondie — sur la défaillance de la mémoire, l'amnésie du mot perdu que l'on cherche (sur le bout de la langue), sur l'écriture, le métier de l'écrivain qui, lui plus que tous les autres, cherche ses mots: des mots au-delà de leur étoffe exclusivement linguistique.

Certains passages laisseront peut-être quelques lectrices songeuses: «Les Pères transmettent le nom. Les Mères transmettent le hurlement» (Les hommes lèguent le langage à leurs enfants; les femmes accouchent dans la douleur, l'idée de la souffrance et de la mort). Alors que d'autres les écartent franchement du texte: «Dans la nuit, le signe qu'il y a un rêve, c'est l'érection» ou encore «Écrire, trouver le mot, c'est éjecter soudain».

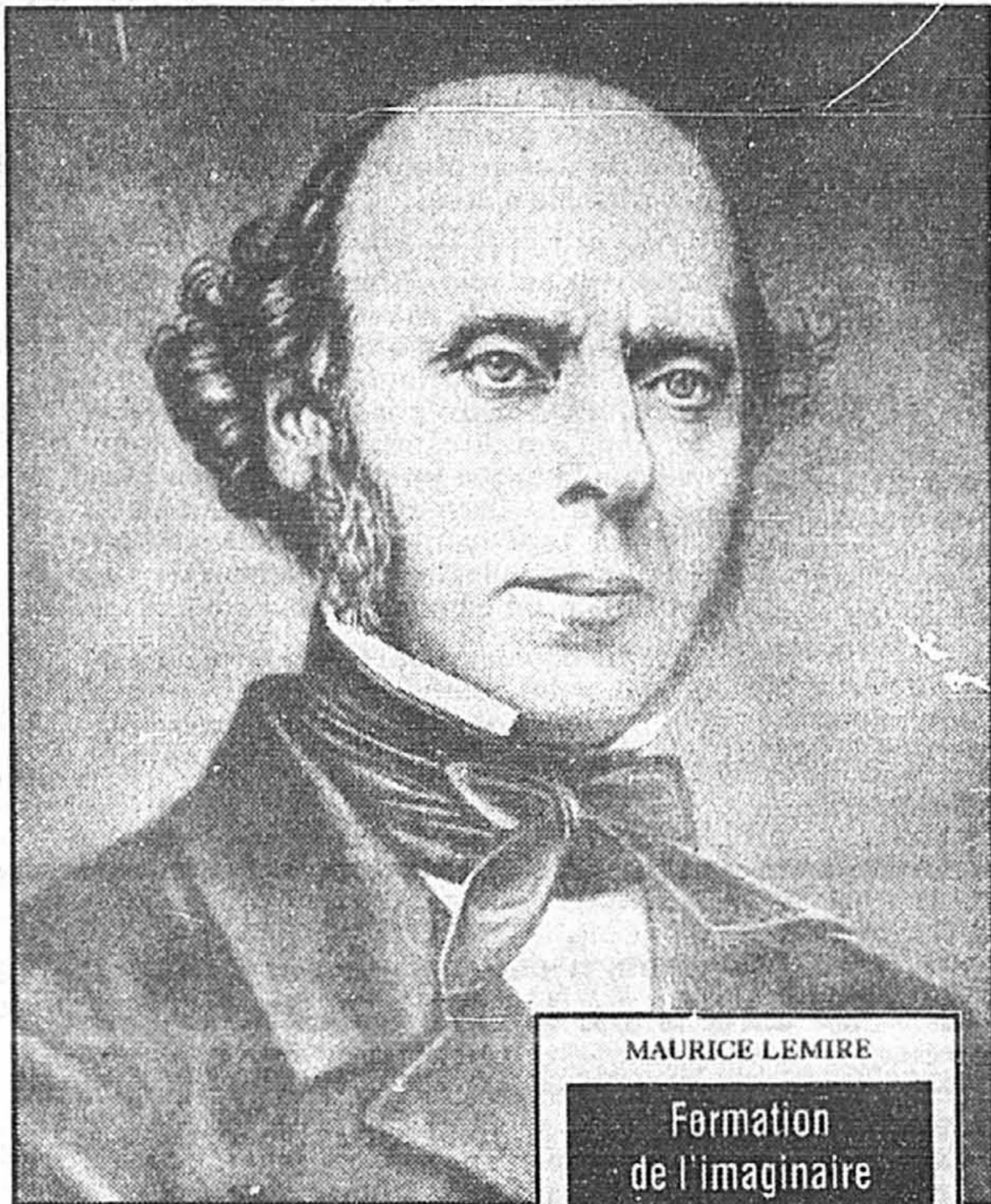
Petits excès qui n'enlèvent rien à la beauté du texte. «Celui qui écrit plonge dans le mot absent pour retrouver quelque chose qui ignore le langage» ou «J'ai écrit parce que c'était la meilleure façon de parler en se taisant.»

LE NOM SUR LE BOUT DE LA LANGUE, Pascal Quignard. P.O.L., Paris, 1993. 115 pages, 24,95 \$.

Livres

Nos écrivains du XIXe siècle: le pouvoir de ceux qui savent sur ceux qui ne savent pas...

L'oeuvre de Lemire est tout autant une histoire des idéologies québécoises qu'une histoire de notre littérature



François-Xavier Garneau et ses successeurs montrent que le Canadien appartient à une race «benie sur son berceau».

PIERRE VENNET

■ À lire la majorité des critiques, la littérature du Québec n'existerait qu'à partir de 1960.

Faux, démontre Maurice Lemire, véritable sommité en littérature québécoise, professeur à l'Université Laval pendant un quart de siècle et qui a dirigé pendant dix-sept ans la publication du *Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec*.



Convaincu qu'on ne saurait comprendre et saisir le sens de notre littérature actuelle sans remonter à ses origines, Maurice Lemire vient de publier *Formation de l'imaginaire québécois 1764-1867* dans lequel il démontre notamment que chez nos premiers écrivains, le désir d'agir sur leur réalité sociale était certainement plus visible et moins discret qu'il ne l'est aujourd'hui. D'une part, ces écrivains s'inspiraient du modèle ambiant et, d'autre part, ils aspiraient à le transformer.

Pour traduire la réalité qui les entourait, ils avaient recours à des mythes destinés à affirmer le pouvoir de ceux qui savent sur ceux qui ne savent pas.

Comme l'écrit Lemire, le parti pris de perfection qui caractérise les premières oeuvres canadiennes témoigne, croit-il, de cette incapacité des Canadiens du temps de percevoir leur réalité. L'interprétation du réel se fait d'après le modèle le plus simple de l'organisation du monde: perfection au centre, désordre en périphérie.

Déjà, en 1827, un collaborateur anonyme de *La Bibliothèque canadienne*, répondant à la question «Qu'est-ce que le Canada?», écrivait: «Les Canadiens sont un peuple frugal, vertueux et qui doit à

des moeurs simples et à une religion de paix, toute la simplicité de moeurs que le temps n'a pu effacer».

L'unanimité dans la perfection révèle une absence de conscience collective. Pourtant, dans les premiers romans ou nouvelles de moeurs, on insiste sur la fidélité des intrigues aux moeurs canadiennes.

Chez les hommes de lettres, il s'agit moins d'une incapacité de percevoir la réalité canadienne que d'une convention pour limiter sa représentativité à un certain code, comme l'indique un collaborateur de *La Minerve*: «Pour rester vrai dans certains sujets, il faut, de gré ou non, s'en tenir aux vieilles données, et retirer le meilleur parti de ce qui est». En d'autres mots, seul ce qui contribue à cette image de perfection doit être révélé.

tes origines pour faire croire que la colonie française n'était qu'une vaste entreprise d'évangélisation.

Divers membres de l'Institut canadien de Montréal, qui tentent d'éveiller leurs concitoyens à une vision plus réaliste de la situation, sont dénoncés comme impies et antipatriotiques.

Le libéralisme, en effet, surgit au cours de la décennie 1840. Il se cristallise autour de l'Institut canadien de Montréal dont les membres réclament une ouverture complète sur le monde, sans le témoignage de la censure cléricale. Par un accès à la littérature et à la pensée françaises contemporaines, ils aspirent à se mettre à l'heure de Paris. Pour le clergé, encore traumatisé par la Révolution de 1789, de telles idées mènent droit à l'anarchie et à la révolte.

Maurice Lemire constate aussi qu'à la suite de la parution de *l'Histoire du Canada* de François-Xavier Garneau, la survalorisation de l'apostolat des missionnaires se fait aux dépens des autochtones. Il conclut son étude en affirmant que les écrivains canadiens du XIXe siècle ont fondé de grands espoirs sur la littérature orale de leur pays.

«Ils ont prétendu la conserver tout en la mettant en valeur. La menace de disparition n'est pas illusoire, surtout à partir de l'époque où s'organise un système scolaire pour l'ensemble de la population. L'alphabétisation se substitue à la culture populaire et une culture livresque faite d'oeuvres presque exclusivement européennes la remplace. Avec l'éducation s'introduit la science, qui fournit des explications naturelles aux phénomènes dont l'intelligence relevait jusqu'alors de la superstition».

Pour tout dire, l'ouvrage de Maurice Lemire tient tout autant de l'histoire des idéologies que de l'histoire littéraire. Et cela ne fait que le rendre plus intéressant.

FORMATION DE L'IMAGINAIRE QUÉBÉCOIS (1764-1867), Maurice Lemire. L'Hexagone, Montréal, 1993. 280 pages, 24,95\$.



La vie des livres

Des États généraux du livre?

■ Robert Triquère, qui avec Christine Lavall dirige le Centre de diffusion du livre de Montréal, revient à la charge, dans son dernier bulletin d'information à l'usage des libraires, des bibliothécaires et des lecteurs sur l'idée de tenir des États généraux du livre au Québec.

Après avoir noté qu'il semble qu'un malaise se soit instauré dans les différents secteurs de la profession, Triquère affirme que depuis quelques années on oppose de manière quasi absurde la production éditoriale française et la production québécoise. Comme si ces deux productions n'étaient pas en soi complémentaires!

Et puis que ne reproche-t-on pas aux diffuseurs et distributeurs à longueur d'année, comme si leur métier les opposait aux libraires à qui ils mangeraient la laine sur le dos.

Que ne reproche-t-on pas aux libraires qui ne connaîtraient pas leur métier, faisant des retours prématurés, délaissant les titres de fonds pour la nouveauté facile à vendre?

La guerre sourde qui divise les principales librairies montréalaises en inquiète plusieurs. Quand des auteurs à succès ou primés étalent leur rancune à l'égard de leur éditeur, cela n'aide pas non plus.

Le public, quant à lui, en plus de s'étonner du prix des livres, reste abasourdi devant le pilonnage à grande échelle que la télévision a révélé dernièrement. Quant au réseau des bibliothèques, la

controverse autour des retardataires de la bibliothèque de Lachine n'a pas rehaussé son blason. Sans compter toutes ces études qui disent que les jeunes ne lisent pas, qu'ils ne savent pas écrire...

En somme, le monde du livre semble être devenu une profession en crise dans une société qui elle-même ne se porte pas mieux.

C'est pourquoi, Robert Triquère, parodiant le slogan célèbre d'une brasserie des années 70, affirme qu'il est temps de se parler. Pourquoi, donc, ne pas profiter de la création du nouveau Conseil des arts et des lettres du Québec pour lui confier le mandat d'organiser, dans les plus brefs délais, des États généraux du livre, afin de débattre et résoudre les différents problèmes auxquels se retrouve confronté le milieu?

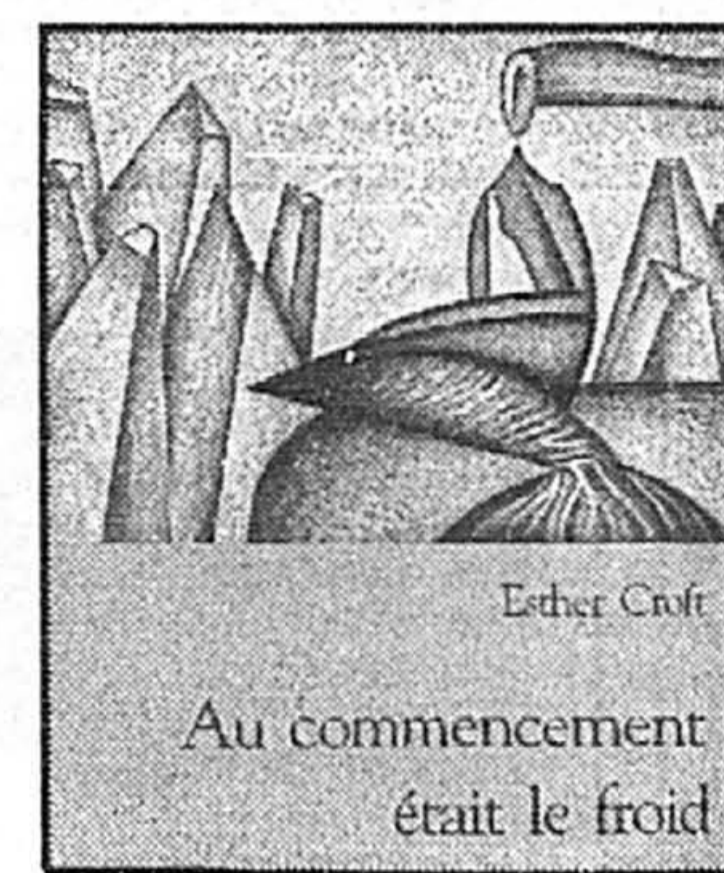
Au sujet de «Sans Censure»

Dans son édition de dimanche dernier, *La Presse* donnait deux numéros de téléphone où joindre les responsables du mouvement «Sans Censure», destiné à aider les victimes de censure à obtenir justice.

Les deux numéros étaient inexistants.

On peut en réalité joindre Stéphane Gélinas, un des cofondateurs du mouvement, au numéro 982-0948, ou Jacques Boivin au 525-7014. Toutes nos excuses à nos lecteurs ainsi qu'à ceux et celles que des appels erronément acheminés ont pu déranger.

En quelques lignes



Triste à pleurer

Après avoir publié en 1988 *Mémoire à deux faces*, Esther Croft nous offre un recueil de douze nouvelles qui s'articulent autour d'un itinéraire de vie de femme: du moment qui précède la naissance jusqu'à la maturité.

Aux heures où elle redevient terre-à-terre, l'auteure enseigne le théâtre et la création littéraire à l'Université Laval. Elle a également signé quelques textes pour la radio.

Dans *Au commencement était le froid*, elle nous entretient, comme elle le ferait avec des amis intimes, sur la difficulté de naître et de vivre, d'enfanter et d'aimer. Mais on ne doit pas s'attendre à un récit très léger; ainsi, lorsque l'enfance est décrite en ces mots: «À la mort de mon père, j'ai décidé de détester ma mère. Impitoyablement. Par fidélité têtue.» Ou «(...) je m'étais enfermée, moi aussi, dans le silence obscur d'un cercueil (...).» on est à quelques lieues du bonheur...

Entre la haine sèche pour sa mère, une femme au tempérament glacial et l'adoration du père, pourtant alcoolique, la narratrice nous entraîne dans un univers cruel: encore dans le ventre de sa mère, elle refuse de se laisser naître. Devenue petite fille, elle est loin de jouer à la poupée puisqu'elle doit bercer un papa saoul et immature. Femme adulte, il lui est difficile d'aimer son propre enfant, comme sa maman le lui avait d'ailleurs prédit...

Douze nouvelles tristes à pleurer. Émotions garanties mais seulement pour les jours où l'on se sent mentalement fort!

Dominique Paupardin

AU COMMENCEMENT ÉTAIT LE FROID, Esther Croft. Borel, Montréal, 1993. 106 pages, 15,95\$.

À défaut de pain

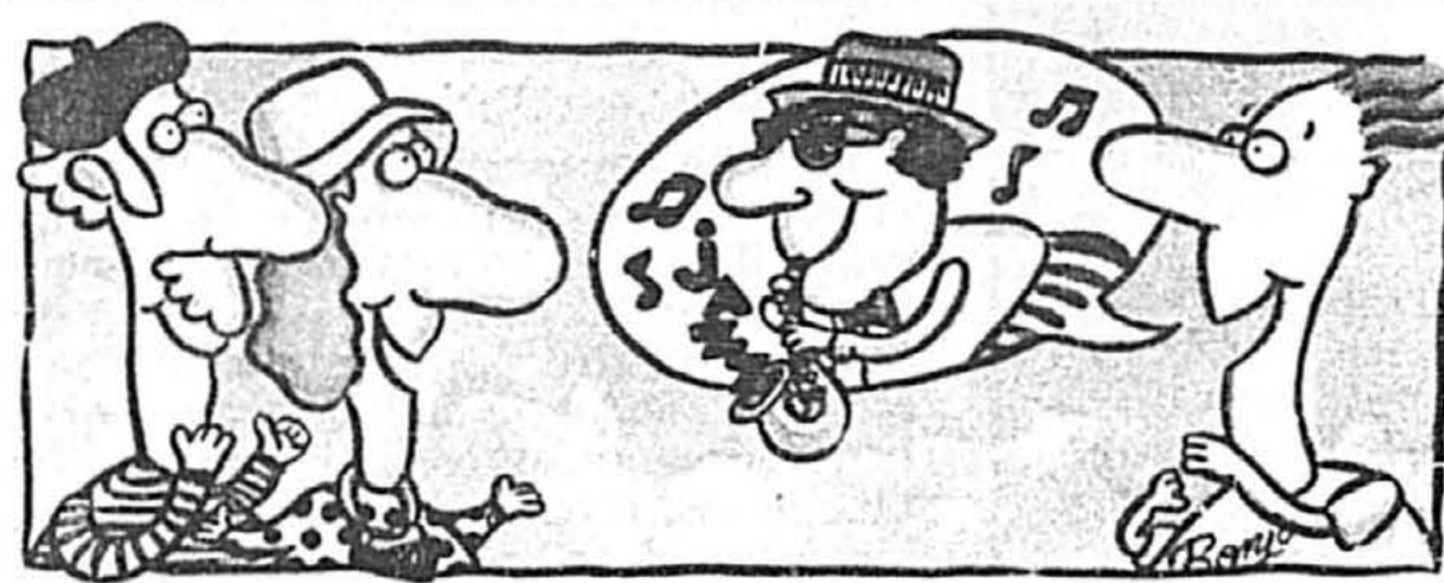
Art Global vient de mettre sur le marché, dans une réédition grand public, *Jean Paul Lemieux et le livre*, un album consacré à certaines estampes du peintre Jean Paul Lemieux, avec préface et commentaire du dramaturge Marcel Dubé. Publiée en 1988 et tirée à 3588 exemplaires, l'édition originale de l'ouvrage s'est, paraît-il, envolée comme des petits pains chauds.

Dans les deux éditions, on retrouve 58 des illustrations préparées par Lemieux pour des albums d'art publiés entre 1971 et 1985, soit vingt estampes de *La Petite Poule d'eau* (Gilles Corbeil, éditeur, 1971), seize planches de *Time Remembered* (Edition Mira Godard, 1980), dix photolithographies de *Jean Paul Lemieux retrouve Maria Chapdelain* (Editions Internationales Alain Stanké, 1981) et douze sérigraphies de *Canada-Canada* (Editions ASL, 1985).

L'édition originale se vendait 100\$: avec son élégante reliure en papier glacé de couleur blanche et une superbe jaquette fabriquée en papier provenant de la Papeterie Saint-Gilles, c'était du bel, voire du très bel ouvrage. Évidemment, la réédition de 1993 supporte mal la comparaison avec l'édition originale, mais, comme le veut le dicton populaire, à défaut de pain, on mange de la galette. Dans son avant-propos, Marcel Dubé explique les circonstances dans lesquelles il a travaillé et, en fin de texte, propose des clarifications sur les différences qui existent entre le livre d'art et le livre d'artiste. Son commentaire impressionniste explore les thèmes ainsi que les climats et les atmosphères qui se dégagent des oeuvres de Lemieux.

Martial Dassylva

JEAN PAUL LEMIEUX ET LE LIVRE, avant-propos et commentaires de Marcel Dubé. 21 cm X 26 cm. Editions Art Global, Montréal, 1993. 128 pages, 35\$.



Montréal sourit aux touristes. Dites-leur Bonjour!

Gouvernement du Québec
Ministère du Tourisme

Le curé

Comment pouvait-on oser, quand on avait Dieu presque sous la main, le trahir pour retourner à la vie du commun des mortels?

RÉGINALD MARTEL

■ S'ils existent encore, ceux qui mangent du curé se réjouiront de lire *Le Cerf forcé* de M. Jacques Julien. La description très critique du monde des couvents d'hommes viendra conforter leur mépris ou leurs préjugés. Ce petit livre, présenté comme «fragments d'un récit», a des qualités. S'il est écrit sobriement, trop peut-être, c'est parce qu'il est porté par une émotion vraie, une souffrance qui ne trompe pas. Si M. Julien n'a pas vécu ce qu'il raconte — mais cela ne regarde personne —, il a su l'observer de très près et en partager la tragédie intime.



Donc, rien de réjouissant dans cette aventure spirituelle d'un jeune fils de paysan, un peu chétif et donc inapte aux travaux agricoles, qu'on fait instruire dans l'espoir que lui vienne la vocation sacerdotale. Viendra, viendra pas, comment savoir? Le jeune homme sera prêtre tout de même, le voici embarqué dans une entreprise de soumission et de pouvoir alternés dont il mettra des années à se sortir.

On ne parle plus aujourd'hui des défroqués. Dans les années cinquante, ils n'avaient pas bonne réputation. Comment pouvait-on oser, quand on avait Dieu presque sous la main, le trahir pour retourner à la vie du commun des mortels? Le protagoniste de ce récit douloureux y arrivera pourtant, mais après avoir perdu bien des années et non sans avoir dû subir des traitements



psychologiques. Entre temps, belle ironie, il aura perdu la foi à Rome.

Des moines peuvent traverser sereinement les décennies de vie commune qui les mèneront, espèrent-ils, au paradis. D'autres, mus par l'amour de Dieu qui est peut-être, mais sublimé, un amour bien ordinaire, vivront — mal — la séquence habituelle des amours humaines: l'appel, la réponse, la passion, l'usure, la déception, la rupture et puis l'adieu.

À la fin du *Cerf forcé*, l'ex-religieux n'en est encore qu'au début de sa nouvelle aventure: «Quand elle, la femme, dorée, chaude et pressante était venue l'ébranler jusqu'à sa plus profonde racine, il lui avait murmuré en la mordant à la nuque les vers de Miron: Tu es mon amour, ma clameur, mon bragement. Epanaché dans sa jouissance, cambré vers la lune du solstice, le chevreuil défilait le levrier de feu.»

LE CERF FORCÉ, Jacques Julien. Éditions Trip-tique, Montréal, 1993. 174 pages.

UN THRILLER POUR L'ÉTÉ FORTUNA STAR



DE ANTON ANGHEL

VLB Éditeur

(...) L'auteur est d'une générosité, d'une truculence, d'une drôlerie, d'une fantaisie, d'une énergie confondantes et superbes (...) J'ai beau chercher, Fortuna Star est incomparable. J. Gagnon, *Voir*

Fortuna Star est un vrai thriller, avec ses passages secrets et ses photos compromettantes, doublé d'un essai philosophique sur l'ordre et le désordre, le pouvoir et l'hypocrisie de ceux qui l'exercent. Gérard Leblanc, *La Presse*

Un livre qui pourrait facilement devenir un best-seller. Michel Auger, *Le Journal de Montréal*



Les Françaises «étrennent» le plus beau petit cabaret de Montréal...

JOCELYNE LEPAGE

Si l'on en juge par les performances qu'ont données Anne Roumanoff et Lilia, les deux jeunes femmes qui «étrennaient», jeudi soir, le Cabaret du Musée pour rire, la mode minimaliste en humour français n'est pas du tout désagréable à suivre. Ce serait plutôt le contraire. Et le petit cabaret, lui, est l'endroit idéal pour ce genre de choses qui s'apprécient le mieux dans l'intimité entre des artistes et un public.

Voilà donc deux comiques qui, l'une après l'autre, chacune dans un style différent, mais l'une et l'autre sans décor, ni costumes, ni gadgets et à peu près sans musique, n'ont eu aucun mal à séduire le public. Elles en ont eu plus à remplir le Cabaret.

Anne Roumanoff, qui joue différents personnages en restant toujours la même dans ses collants noirs et son veston rouge, fait un peu penser à Claire Bretécher dans sa manière de saisir les travers de cet «éternel féminin» qui sommeille aussi bien dans la petite fille que dans la femme âgée ou l'adolescente. Lilia, elle, serait plutôt une sorte d'Annie Sprinkle *soft core*.

Anne Roumanoff avait déjà conquis le public québécois des galas Juste pour rire l'an dernier. Aussi, le petit cabaret était-il presque rempli jeudi à 20 h 30. Ce n'était pas le cas de Lilia qui, devant un public très réduit à cause de l'heure tardive, mais comptant deux ou trois enfants qui n'avaient pas leur place là, a néanmoins donné un show savoureux, plutôt provocateur, très sexy et «multiculturel».

Les diverses femmes créées par Anne Roumanoff — la non-baisée, la fonctionnaire martiniquaise esclave de l'ordinateur, la téléphoniste débile légère, les différentes sortes de femmes enceintes, etc. — restent sympathiques dans leur délire, leur détresse ou leur bonheur naïfs, mais il arrive, heureusement, que les portraits soient rehaussés avec une toute petite touche de méchanceté, pour notre plus grand plaisir. C'est par une foule de petits détails nés de l'observation sans doute — manière de croiser les jambes, de fumer une cigarette, mimiques, port de tête — que se colore la galerie de portraits signée Anne Roumanoff.

Lilia et le soft-core

Il y a chez Roumanoff quelque chose qui fait penser à Marie-Lise Pilote et à Clémence Desrochers, sans doute le fait qu'elles interprètent toutes trois une succession de personnages.

Lilia, elle, n'a pas, pour le moment, d'équivalent au Québec. C'est une jolie jeune femme très sexy capable d'être aussi crue qu'un gars de taverne. Mais elle a une manière de renverser cette tentation vulgaire par des réflexions qui ramènent tout au second degré. Elle se présente à nous comme une obsédée sexuelle, par exemple — imaginez ce que cela peut donner si elle prend l'ascenseur seule avec un inconnu ou quand elle descend dans la salle se «frotter» contre un spectateur — ou encore, elle monte sur un podium pour livrer un discours scatologique sur la politique européenne.

Lilia est très «typée» comme elle dit dans un numéro, en se regardant dans un miroir, c'est-à-dire qu'elle a des traits d'Arabe — elle est Tunisienne d'origine — mais elle est dotée d'un sens de l'humour juif qui risque de faire d'elle la Salman Rushdie des Intégristes. À titre d'Arabe, elle se permet des blagues qui seraient qualifiées de racistes dans la bouche d'un Français de souche gauloise. Cela ressemble un peu à ce que fait Anthony Kavanagh quand il joue à être un Québécois blanc. Jeudi soir, par une de ces coïncidences extraordinaires, alors qu'habituellement il n'y a pas beaucoup d'immigrants dans le public des spectacles d'humour québécois, c'est un jeune homme noir qui fut la «victime» préférée de Lilia. Il en a tellement ri que nous avons craint pour sa santé.

Lilia donnera un spectacle au Théâtre Air Canada, le 25 juillet, à 21 h. Manquez pas ça! Quant à Anne Roumanoff, on pourra la voir le 30 juillet, au même endroit.

Le gala des Français / Surprise sur prise

JOCELYNE LEPAGE

Il paraît que ce que Nagui, le Français qui animait le troisième Gala Juste pour rire, craignait le plus, c'était de se faire avoir par Marcel Béliveau. Eh bien, il n'a plus rien à craindre, c'est fait! Avec la complicité du public et celle de Marc Labrèche qu'il venait de présenter comme un magicien argentin. Labrèche l'a fait entrer dans une boîte et a prétendu le faire sortir par une autre, sous nos applaudissements délirants alors qu'il ne se passait rien, bien sûr. Il a transmis ensuite la formule magique à l'animateur éberlué qui tentait de lui expliquer qu'il ne lui était rien arrivé, et lui a demandé de faire de même avec lui, le magicien. En ouvrant la deuxième boîte, qu'a donc trouvé Nagui? Béliveau.

La soirée, qui a fini par une surprise, en avait réservé quelques autres pendant les deux heures et demie qu'elle a duré. La plus grande, enfin celle qui a fait le plus rire, c'est Jean-Marie Bigard, une grosse vedette en France, semble-t-il, qui l'a donnée. Ce grossier personnage dont les farces tournent autour des chiottes et des pires, a fait pisser (restons dans le ton) de rire avec son numéro sur l'art de péter quand c'est la première fois qu'un gars

couche avec une fille. La résistance des Québécois à ce genre de blagues a cédé.

C'était le soir des Français hier, et des Françaises. Seul Patrick Huard, très bon en stand-up, représentait le Québec. Il s'est moqué des victimes que l'on voit de plus à plus à la radio et qui se vantent d'avoir vécu des choses plus atroces les unes que les autres. Lui, il a été abandonné dans un parking à sa naissance, dit-il, élevé par les mouettes, c'est comme ça qu'il appris à chier sur la tête des autres pour réussir dans la vie. Quant à Michel Courtemanche qui a donné son numéro du comboy de cartoon aux prises avec un zapper qui l'envoie à reculons, il paraît qu'il représentait les Français.

Une soirée agréable malgré la chaleur, menée par un animateur qui aime l'improvisation et que les organisateurs ont tenté de déstabiliser en envoyant sur scène des personnages qui n'étaient pas prévus au programme, comme deux petites vieilles, Les Vamps, qui n'arrêtaient pas de l'interrompre. Courtemanche avait appris à Nagui comment dire «on va avoir du fun à soir», phrase qu'il a répétée souvent en ayant l'air de la savourer.

Une soirée ponctuée de numéros bizarres comme celui du contorsionniste Yogi Daniel, un Sud-Coréen, tellement étonnant que l'on se croyait dans un al-

bum de Tintin. Olé, trois (bons) guitaristes de flamenco qui jonglent avec leur guitare et avec des boules de ping pong qu'ils ont dans la bouche. Dans leur cas, on aurait dit un dessin animé. Ils ont eu une ovation. Et les Poubelles Boys qui jouent avec des instruments de musique construits à partir d'objets que l'on peut trouver dans les poubelles, y compris la poubelle, et qui jouent bien.

Elie et Dieudonné, un grand noir et un petit blanc ont fait une espèce de fausse pièce de théâtre plutôt marrante mais un peu difficile d'accès.

Des trois Françaises qui sont venues nous voir en solo, Anne Roumanoff est celle qui passe le mieux la rampe, peut-être parce qu'elle aborde des thèmes universels comme la femme enceinte dans toutes les variétés possibles. La belle Lilia, dans son discours politico-scatologique sur l'Europe unie, a eu un peu plus de mal à se faire comprendre. Et pour Chantal Ladessou, une grande qui fait une femme vulgaire avec l'accent de circonstance, on en perdait des bouts.

Denis Bouchard qui fait la mise en scène des galas semble donc avoir trouvé son rythme de croisière au troisième gala, un gala bien équilibré, bien animé, et surtout, plein de surprises.



Anne Roumanoff passe bien la rampe.

Dur, dur pour les comiques européens



JOCELYNE LEPAGE

«Ils n'ont rien compris», disait vendredi soir le comique belge François Pirette en parlant des spectateurs québécois. «C'est difficile de s'exporter. Un Belge au moins, c'est sympathique, mais qu'est-ce que ça doit être dur pour les Français!»

À vrai dire, dans tout le très court spectacle qu'il donnait au Cabaret du Musée pour rire, Pirette, après avoir rappelé avec humour être une grande vedette en Belgique, a tenu compte du fait qu'il ne s'adressait pas à son public habituel. Il a remplacé les références européennes par des références québécoises, intégré l'actualité montréalaise la plus récente, comme l'incendie du Cinéma Eve sur la rue Saint-Laurent. Il s'est arrêté sur certaines jokes que nous ne comprenions pas, «ça ne fait rien», répétait-il, jouant au ballon avec le pu-

blic puisqu'il paraît que c'est dans nos moeurs, «les Québécois aiment que les artistes jouent avec eux». Et il a terminé son spectacle le dos tourné, commentant sa performance devant un miroir où il s'est démaquillé.

La veille, Lilia, exploitant ses charmes avec un humour délicieusement *soft core*, avait l'air déconcertée à certains moments de son show. Il faut dire d'abord que la petite salle de 250 places était loin d'être remplie — ce qui ne doit pas lui arriver souvent en Europe — le show ayant lieu à 22 h 30, une heure inhabituelle pour nous, mais tout à fait appropriée à l'humour sexy (et juif) de la belle Arabe. Il paraît, deuxièmement, que nous ne rions pas aux mêmes endroits que les Européens: «C'est curieux, disait-elle pendant le spectacle, vous ne riez pas là où les autres rient habituellement, mais vous riez ailleurs, là où on ne s'y attend pas: c'est déstabilisant.»

Il y a parmi les Européens qui viennent au Festival Juste pour rire des vedettes qui sont chez eux l'équivalent des Daniel Lemire ici, des Jean-Marc Parent ou des Marie-Lise Pilote, de

grosses vedettes et des vedettes montantes. C'est le cas de Pirette, Anne Roumanoff, Tex, Dany Boon, Jean-Marie Bigard, et d'autres. Il arrive que leurs jokes tombent aussi à plat chez nous que celles de Ding et Dong à Paris.

Bigard qui a d'abord fait *La Classe*, une série comique à la télévision, vient de donner des spectacles à l'Olympia qui ont attiré quelque 100 000 spectateurs, plus encore en tournée. Grand admirateur de Coluche, il ne sait pas encore si son humour, cru, sera apprécié des Québécois. Il aimerait bien, comme Anne Roumanoff, ajouter le Québec (ils disent plutôt le Canada) sur la listes des endroits à faire en tournée.

Québécois puritains

Vendredi dernier, comiques européens et québécois se retrouvaient autour d'une table, carrée, pour discuter des limites de l'humour. «L'humour a-t-il des limites?» Telle était la question qui n'a pas soulevé un débat passionné, la limite étant bien sûr, comme l'a dit Da-

niel Lemire, le rire de l'autre. Mais au cours de la discussion, on a appris que les Français trouvaient l'humour québécois plutôt gentil, et puritain. Et Jean-Marie Bigard, justement, a eu la parabole suivante en ayant recours aux maillots de bain pour bien faire comprendre la chose: «La grande différence, c'est qu'ici, il faut écarter le maillot pour voir les fesses, alors qu'en France, il faut écarter les fesses pour voir le maillot.»

«C'est plus facile en Europe de provoquer, a dit pour sa part Pierre Lègaré. Ici, on est tous parents. Si on fait une farce sur les Tremblay, les deux-tiers de la salle se lèvent pour protester. Chez vous, la foule est plus grande, il y a plus d'anonymat.»

Le cas de l'Italien Léo Bassi est, par contre, assez particulier. Voilà un clown, sorti du cirque, qui parle plusieurs langues et tient, à vrai dire, un discours universel. Gagnant du prix du théâtre Off-Broadway à New York en 1990 — Bassi fait aussi du théâtre — il a tout de même soulevé la colère de certains critiques lors de son dernier passage à New York l'an dernier. «J'ai fait là-bas Christophe Colomb, avec de vrais Iroquois. Moi, je pensais pour Colomb. Certains critiques ont interprété ça au premier degré et je fus étiqueté «non politically correct», disait-il en entrevue la semaine dernière.

Sortir de la famille

Cette année, les galas Juste pour rire font une large place aux Européens et à d'autres étrangers. Sortis de leur contexte habituel, ne bénéficiant d'aucune connivence établie d'avance avec le public, les comiques inconnus n'ont pas le temps de livrer leur univers dans un seul numéro, et ils ne passent pas la rampe aussi facilement que les nôtres. La formule des galas est très ingrate.

Pour les apprécier à leur juste valeur, et peut-être les faire entrer dans la famille, il faut les voir dans les spectacles complets qu'ils donnent au Cabaret du Musée pour rire, par exemple, au Théâtre Air Canada, ou même sur les scènes extérieures gratuites. Par rapport aux Québécois, ils ont un grand avantage: leur show dure en moyenne une heure et un quart. Et quand on s'est fait l'oreille à l'accent, on finit par s'habituer aussi à leur humour. Il est parfois très fin, très intelligent, parfois plutôt cru et grossier (souvent scatologique, c'est quoi leur problème avec la merde?). Et tout cela, la plupart du temps, dans chaque comique. «C'est déstabilisant», pour nous. Mais ça nous change des blagues familiales des Québécois.

Voir la caricature d'André Pijet, et le programme de la journée, en page B 12



François Pirette



Jean-Marie Bigard avec Daniel Lemire

Même à l'ONF... on s'éclate!

HUGUETTE LABERGE

De Buster Keaton à Jean-Guy Moreau, en passant par *Ti-mine*, *Bernie pis la gang* et un documentaire sur... nos zouaves pontificaux, le Cinéma ONF se met au diapason du Festival Juste pour rire, et présente 25 films humoristiques d'ici le 1^{er} août.

Six programmes ont été concoctés avec humour et fantaisie sous le thème général de *Une image vaut mille rires*. On y retrouve des classiques ayant remporté de nombreux prix internationaux, tel *L'Affaire Bronsiek* de Robert Awad et André Leduc, qui nous livre le récit d'un monumental complot contre l'humanité remontant à l'invention de la télévision... Avec *Buster Keaton*, un film de John Spotton, on ne risque pas de s'ennuyer non plus, car le célèbre acteur au masque impassible revit une fantaisie burlesque dans laquelle... il traverse le Canada en draine (ancienne plate-forme roulante de surveillance des voies ferrées)!

Avec tambours et trompettes de Mar-

cel Carrière retrace avec beaucoup d'humour l'histoire des zouaves pontificaux qui, en 1867, se rendaient à Rome pour défendre Pie IX et ses territoires menacés.

Deux compilations de courts films sont également à l'affiche. La première, intitulée *Il était une fois... deux Canada*, présente sept clips d'oeil sur l'unité canadienne. La seconde comporte neuf courts métrages d'animation ayant remporté plus de 50 prix internationaux, dont ceux de Cannes, Annecy, New York, ainsi qu'un Oscar à Hollywood. Elle promet une évasion dans un monde sans paroles, où les images à elles seules provoquent le rire.

Un autre programme humoristique réunit, entre autres, *Yes or No*, *Jean-Guy Moreau* et *Wise-cracks* mettant en vedette Whoopi Goldberg, Phillis Diller et Paula Poundstone.

Le nouveau Cinéma ONF est situé au 1564 Saint-Denis (métro Berri-UQAM), et le prix d'entrée est de 4 \$ (3 \$ pour étudiants et aînés). Pour connaître l'horaire détaillé de cette programmation, composer le 496-6895.

Avery vaut le détour

SERGE DUSSAULT

Heureuse idée qu'on a eue de présenter quelques dessins animés de Tex Avery pendant le Festival Juste pour rire.

Ils sont drôles. Oui. Mais plus que ça. D'une intelligence, d'une fantaisie! Et d'une superbe insolence.

Quelle bêtise d'avoir cru qu'ils ne s'adressaient qu'aux enfants. Bien avant Bakshi (*Fritz the Cat*), Avery a fait dans l'érotisme. Il n'y a qu'à voir la grand-mère lubrique de son *Little Rural Riding Hood*. Dans ses films, ce ne sont pas toujours les bons qui gagnent, mais les plus malins, les plus futés, ce qui nous change de Disney...

Voyez *King Size Canary* ou son *Northwest Hounded Police*: Avery est un poète surréaliste.

La technique paraît aujourd'hui élémentaire — né au Texas en 1907, Avery a commencé sa carrière dans les années

trente — mais on n'y pense pas en voyant l'invention, les trouvailles, tout ça qui étonne encore et émerveille dans ses films.

Il a créé des personnages comme le chien Droopy — étrange croisement entre Buster Keaton et Alfred Hitchcock... — et contribué à la naissance de Bugs Bunny.

Ses films sont peuplés de chats de rue, de méchants loups, de canaris maillins... Ses personnages se métamorphosent, se dissolvent, ils échappent aux lois de la gravité... C'est, bien avant aujourd'hui, le triomphe des effets spéciaux. Il suffisait d'un coup de crayon. Et de beaucoup d'imagination.

Génial, Avery? Des gens sérieux le croient.

Présentée au Cinéma de Paris (rue, Sainte-Catherine, dans l'Ouest, assez loin de la rue Saint-Denis) pendant dix jours, cette rétrospective comprend dix petits films formant un programme d'un peu plus d'une heure.

Vaut le détour. Indéniablement.

Francine Grimaldi

collaboration spéciale

La dynastie des Rozon

Avez-vous bien profité de l'été? Dans cinq mois jour pour jour ce sera Noël! Je sens déjà venir l'automne. Pas vous? Il y a à peine un mois quand je me levais, à 4 h 30 du matin, il faisait jour, maintenant c'est la nuit noire. Et c'est frisque! Je déprime à la pensée de ne plus pouvoir dormir à la belle étoile dans mon hamac. Bien des gens se réjouissent que les grandes chaleurs soient passées, je les envie. Leur «souffrance» est de bien courte durée alors que moi je suis incommodée par le froid, même en été, à cause de la trop forte climatisation des édifices. M'enfin, c'est encore l'été!...

Le Festival Juste pour Rire bat son plein rue Saint-Denis, mais sans sa directrice artistique Danielle Roy. Et pour cause! Elle a accouché en même temps que s'ouvrait le festival. Voilà aussi pourquoi Gilbert Rozon avait l'oeil hagard, qu'il tournait en rond comme un chien fou pendant le spectacle: il est père pour la deuxième fois. Félicitations!

Les heureux parents n'ont pas encore arrêté leur choix de nom pour leur fils mais, m'a dit Gilbert, ça sera un nom qui se prononce aussi bien en anglais qu'en français. Le premier s'appelle Charles (comme Trenet). Pour le deuxième, n'envoyez pas de suggestions, Rozon a des idées à en vendre!

Coquin de Trenet. Mardi matin Gilbert Rozon a amené Charles Trenet à l'hôpital, question de voir sa nouvelle progéniture. Papa Rozon m'a raconté qu'en entrant, l'octogénaire a courbé l'échine, qu'il s'est mis à marcher comme un vieillard et quand une garde lui a demandé le pourquoi de sa visite, il a répondu «c'est pour mourir», mais ils sont vite montés mourir de rire auprès de la mère Danielle.

UN SPECTACLE DE CHEB(S)
Amateurs de musique rai, sachez-vous qu'il existe un Rai Fan Club du Québec à Montréal? C'est Samy Rezine, propriétaire du restaurant La Colombe et organisateur d'un premier Festival de rai qui me l'a appris.

Le mini-festival se déroulera à Montréal et à Québec du 9 au 11 septembre. Il s'agit d'un spectacle de Chebs, avec, pour la première fois au Québec, le couple Cheb Sahraoui et Chaba Fadela, ainsi que Cheb Hasni et Chaba Zehouania, leurs musiciens et leurs danseuses.

Je ne connais pas ces artistes nord-africains. Mais Samy Rezine, qui leur fait faire une tournée nord-américaine — San Francisco, L.A., San Diego, Washington, New York, Montréal et Québec — me les a décrits comme de jeunes chanteurs romantiques. Chaba Zehouania (nom qui signifie «la joueuse») a fait l'école des Meddahates (orchestre traditionnel de femmes rapeuses!) depuis l'âge de 13 ans. Elle ne sait pas lire ni écrire, et pourtant elle ne chante que ses propres textes. Elle doit posséder une sacrée bonne mémoire! On a découvert sa voix dans le film *Un thé au Sahara* de Bertolucci! Sa copine Chaba Fadela chante la romance avec son mari, Cheb Sahraoui, depuis l'âge de 16 ans. On l'a surnommée la Billie Holiday du rai à cause de sa voix rapeuse et émouvante! Quant à Cheb Hasni, il est le petit roi de la chanson rai sentimentale. À surveiller...

LE LARGE POUR TROIS ANS
Je viens de jaser avec Paolo Noël. Il présente son *Hommage à Tino Rossi* au Petit Champlain de Québec jusqu'au 31 juillet, et ensuite il va prendre le large. Pour trois ans!



Paolo Noël
Il m'a dit: «J'ai décidé de vendre ma belle grosse roulotte motorisée. Je ne suis pas fait pour ça. En fait, à l'aube de mes 65 ans, je me rends compte que je ne suis pas fait pour la route. Y'a trop de lois, de règlements, trop de police, trop de contraintes. La mer, c'est la liberté. Alors je vais retourner dans le Sud. J'ai déjà l'oeil sur un voilier de 37 pieds. J'ai hâte de voguer tout nu en liberté, de faire l'amour sur des eaux bleues, c'est ça ma vie. A mon âge, si je ne sais pas ce que je veux, je ne le saurai jamais! Alors j'y vais.»

Chanceux? Mais non. Il s'agit d'avoir le courage de ses rêves...

VIVRE À L'AMÉRINDIENNE

Une quatrième Rencontre avec l'«humain véritable», l'Anish-Na-Bé, aura lieu cette semaine en toute harmonie avec dame nature, place Vauvert, le village écologique des Laurentides, près du Mont-Tremblant.

Comme chaque été, Dominique Desforges de Festiv'Art nous invite à vivre à l'amérindienne: on dort dans la «long house» (50 personnes), des tipis ou wigwams; on prépare les repas en commun; et on mange tous ensemble (apportez votre couvert!).

Conteurs, guérisseurs, leaders, sages, musiciens et artistes de plusieurs nations amérindiennes y seront pour partager leurs connaissances, leurs coutumes et vous faire danser autour du feu. Vendredi il y aura réunion des membres du gouvernement des nations indiennes d'Amérique du Nord, sous la présidence du chef suprême William Commanda. Samedi prochain le site sera ouvert au grand public...

PLUS QUE DES FRAISES

Vous connaissez l'île d'Orléans en face de Québec? J'y suis retournée deux fois en deux semaines. Pour le plaisir de l'oeil. Toutefois, quand l'estomac crie famine, les bonnes fraises ne suffisent plus et nous avons cherché une bonne table. Nous avons trouvé seulement des chères et très quelconques. Que voulez-vous, l'été les visiteurs sont nombreux, on peut majorer les prix pour les touristes. Mais après?...

Les chefs se tourneraient les pouces! Dommage. Il y a de si beaux endroits. Par exemple, l'auberge La Goéliche à Sainte-Pétronille est absolument ravissante. Irrésistible. Située sur la plage, à la pointe de l'île, elle baigne littéralement dans l'eau. On a l'impression d'être en bateau! J'y retournerai sûrement pour prendre l'apéro...

Que dire de L'Âtre? C'est une expérience inoubliable. Louise, ma voisine au parc Lafontaine, est originaire de Québec et m'avait recommandé ce restaurant traditionnel situé dans le village de Sainte-Famille, dans une maison de ferme qui n'a pas changée depuis 1680. Vrai! Je ne connais rien de plus authentique. Un véritable voyage dans le temps. Vous stationnez votre voiture et un cocher, en costume d'époque, vient vous chercher. L'hiver il offre le choix aux groupes: raquettes ou transport en Snowmobile 1937. Dans la maison, les chaudrons remplissent l'âtre. La patronne (depuis 33 ans) Suzanne Howard vous permet d'être curieux et de soulever les couvercles. Y'a pas meilleur apéritif que le fumet qui se dégage de ces gros chaudrons en fonte. Le service, en costumes d'époque, est efficace et sympathique. Les jeunes filles prennent l'eau à la pompe au pied de l'escalier! Elles nous apportent d'énormes tranches de pain de ménage cuit sur place et le menu: cher! Près de 60 \$ par personne pour un repas traditionnel. Pourtant c'est de la cuisine campagnarde toute simple, ordinaire, pour ne pas dire économique! Je ne garderais en souvenir de la table que les cretons, le foie de volaille et la tarte au sucre d'érable: sublime avec de la vraie crème fraîche d'habitant!

D'accord la saison touristique est courte et on paye pour le décor. Et quel décor! Chaleureux, authentique jusqu'aux nappes et aux couvre-théières qui sont d'époque! Les fenêtres sont ornées de fleurs fraîches, le grenier est un véritable musée d'antiquités. Faut voir! On n'a pas envie de quitter la maison mais quand il le faut, on monte le petit drapeau rouge près de la porte et c'est le signal pour le cocher de venir nous chercher. J'ai adoré me retrouver dans notre passé pendant quelques heures. J'y retournerai sûrement et je prendrai la tarte au sucre en entrée et en sortie!

PAUVRE MINOU!
Pauvre Minou! Quand elle m'a parlé de la nouvelle émission qu'elle animera à la radio de Radio-Canada l'été prochain — *Parole de Stars* (titre désiré) — j'ai cru, et écrit dans ma dernière chronique mercredi, qu'elle allait fouiller dans ses archives pour monter une série de portraits. Pas du tout! Minou Pétrowski m'a dit, clairement cette fois dans le blanc des yeux jeudi, qu'elle sera employée pendant toute l'année pour faire de nouvelles entrevues avec les stars du cinéma!...

Sur ce, bon dimanche.

Les uns et les autres

L'homme

Jean Reno, qui remporte un impressionnant succès dans *Les Visiteurs*, a accepté de se mettre à nu pour le magazine *Glamour*.

— Dans *Les Visiteurs*, vous jouez Godefroy de Papincourt, comte de Montmirail. Un comte à dormir debout? — Et surtout un comte qui fait son possible pour sortir de ce cauchemar.

— Est-il vrai que vous vous appelez Jean Reno de...?

— Mon vrai nom est, en Espagne, Don Juan Moreno, Herrera y Gimenez. Pesant? Isn't it?

— Vos racines?

— L'Andalousie, la poésie, l'amour, la mort.

— Vivez-vous en famille?

— Oui.

— Si une sorcière vous transformait en animal, lequel choisiriez-vous?

— Le vautour. C'est le comble de vivre sur et grâce à — des charognes.

— Si une fée vous transformait en animal, lequel choisiriez-vous?

— Le dauphin. Il ne vit que d'amour, de jeux, de sociabilité et il a une compagne pour toute la vie.

— Croyez-vous aux diableries?

— Certainement, d'ailleurs cette interview en est une.

— Allez-vous souvent dans les tavernes?

— Oui, mais tard dans la nuit.

— Pour y boire des breuvages ou des potions?



Jean Reno

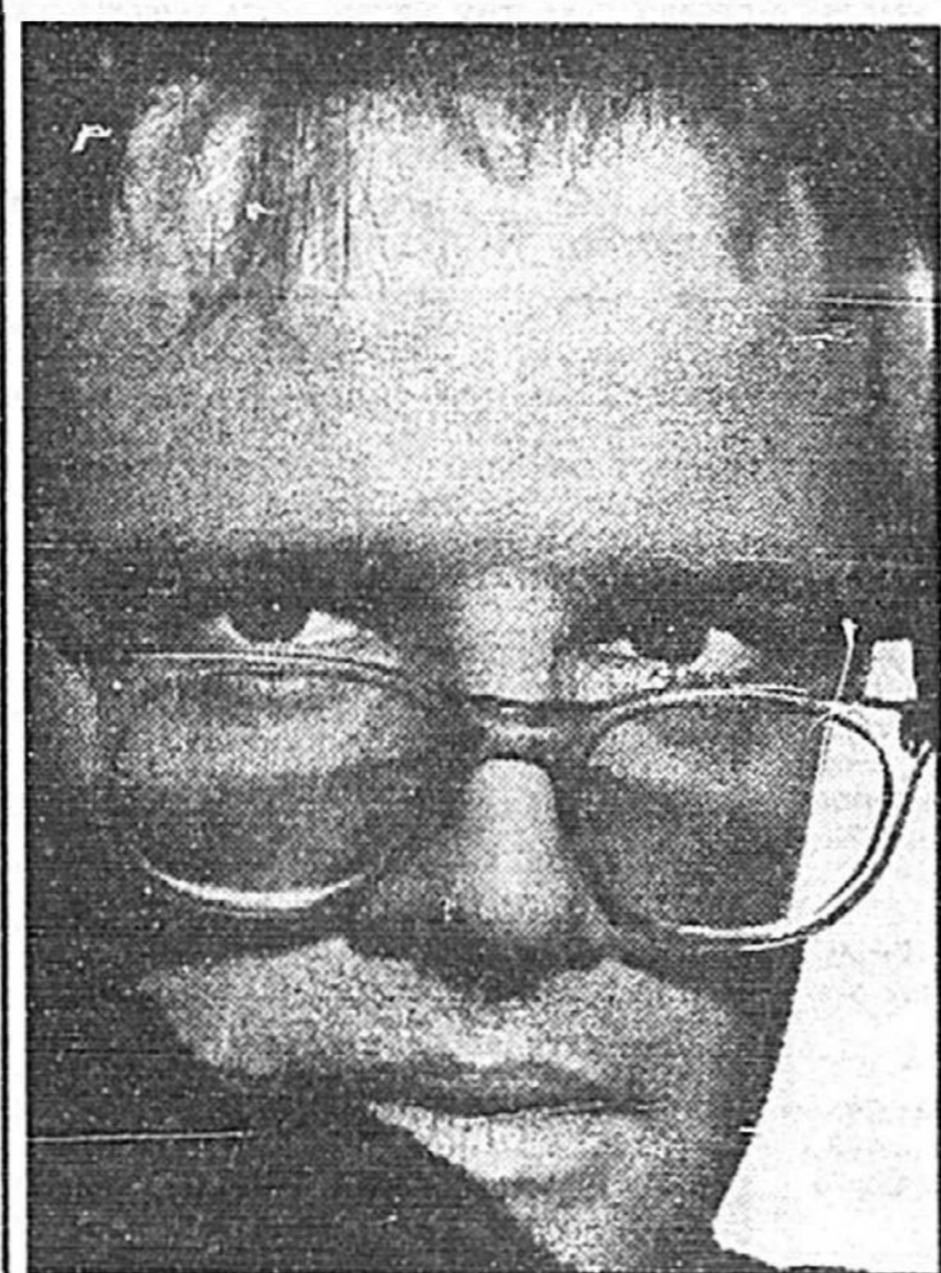
Photographié par Patrick Camboulive

— Le seul breuvage qui soit digne de ce nom: le Vin.
— Vous collectionnez les armes?
— Les blanches et les noires? Ah! les noires aussi, oui!

mis à nu

— Fine lame?
— Toujours et surtout sur la lame de rasoir.
— Dans la vie, quelles sont vos armes, vos atouts?
— Atout pique (vu les lames) et atout coeur.
— Avez-vous une devise?
— Le soleil se lèvera demain; et le train sifflera trois fois.
— Le gag fondé sur l'anachronisme, n'est-ce pas une vieille recette?
— En l'occurrence une recette magique.
— Comment décrivez-vous une bonne comédie?
— Folle. Absurde. Imprévisible.
— La vie est une farce?
— Une farce oui; mais attention à la trappe.
— Y a-t-il une époque particulière à laquelle vous auriez aimé vivre?
— Demain.
— Certains de vos films sont-ils tombés dans les oubliettes?
— Absolument... non, rien de rien, je ne regrette rien.
— Vous reconnaît-on encore dans la rue comme le Enzo du *Grand Bleu*?
— Eh! oui! Mais c'est très touchant.
— Quelle sensation de couleur vous a laissé l'expérience avec Luc Besson: azur, outre-mer, turquoise, marine...
— Bleu turquoise comme le regard d'une femme. La mer est une femme qui vous regarde.
— En plongeant, êtes-vous devenu un acteur très profond?
— Ah! profond! oui! Jusqu'au plus profond de l'âme.

ZOOM



Christophe Lambert

«M e faire opérer des yeux pour qu'on me dise: «Génial, tu as changé de regard.» C'est comme demander à Paul Newman d'arrêter d'avoir les yeux bleus.» VSD

LES MOTS

MANGER LES BARREAUX DE CHÂSSIS

— L'Histoire populaire des *Îles-de-la-Madeleine* note: «Quand un jeune homme se poussait pour une fille et qu'il n'osait pas le lui dire, on appelait cela manger les barreaux de châssis (fenêtres). À force de regarder la fille, à force de regarder au châssis, il a mangé les barreaux.»

Pop-corn

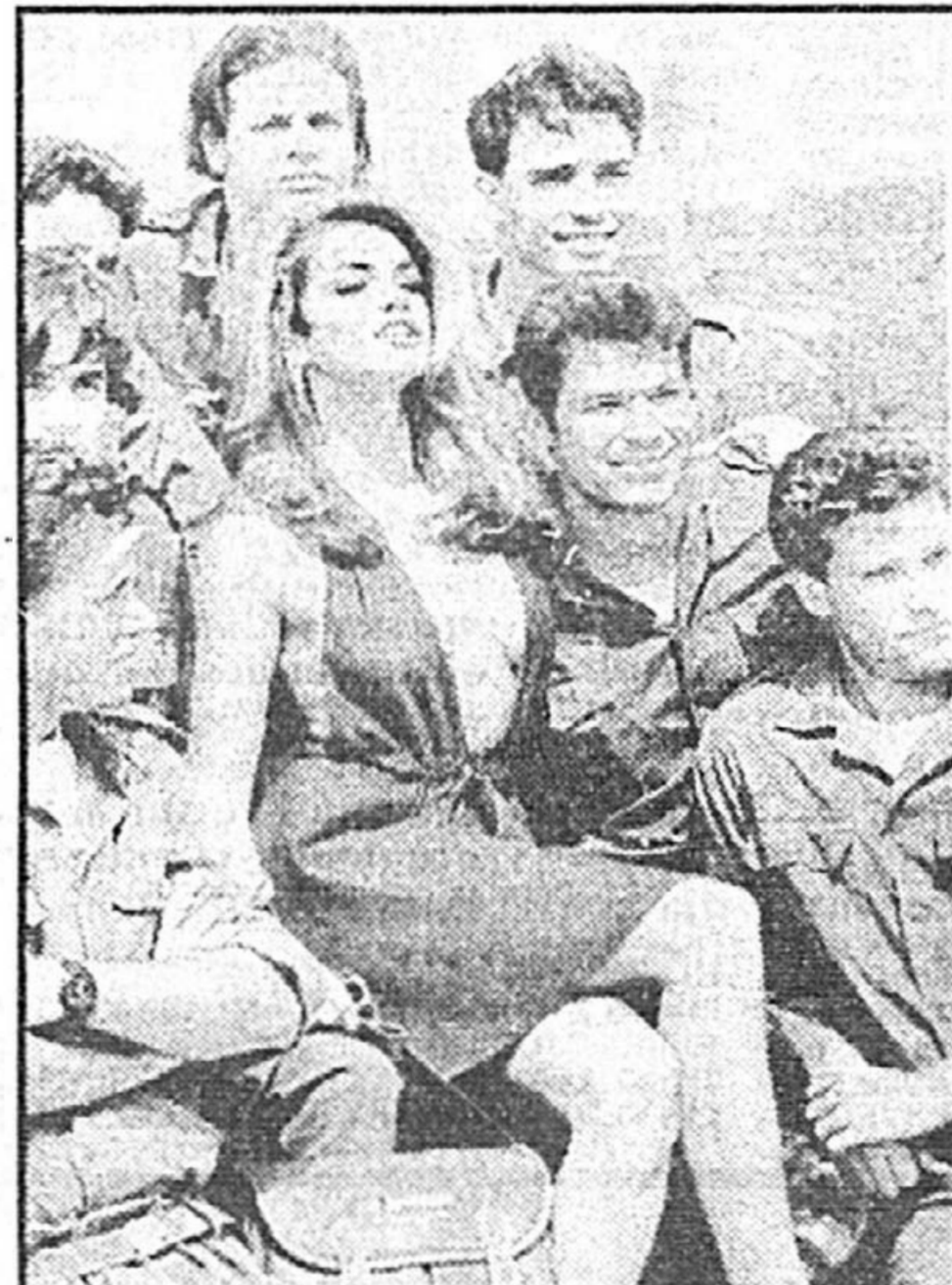
- La plupart des femmes ont une maison propre et une voiture sale, tandis que les hommes ont un bordel d'appartement et une voiture rutilante. **Jerry Seinfeld**
- La vie est un jeu d'équipe et nous avons tous notre rôle à jouer. **Garth Brooks**
- Mon fantasme à moi serait de devenir une bonne épouse de banlieue. **Madonna**
- Pour manoeuvrer longtemps dans le show-business, on doit avoir un solide sens de l'humour, sinon il ne reste plus qu'à se suicider. **Sharon Stone**
- Je n'ai jamais oublié mes origines; je me considère toujours comme un ouvrier. **Neil Diamond**

Les pudeurs de Cindy...

■ *Cindy Crawford* refuse des offres de film qui lui rapporteraient des millions, parce qu'elle ne veut absolument pas tourner de scènes de nu. «Je n'ai pas besoin de me déshabiller dans un film, explique le mannequin de 27 ans, qui a toutefois posé topless pour *Playboy*. Je n'ai pas besoin de gagner de l'argent de cette façon...» Cindy, qui gagne 15 millions par an, nie qu'elle se soit fait exploiter lorsqu'elle a posé pour *Playboy* en 1988. «Je savais ce que je faisais, et j'étais assez

point qu'il refuse de donner des interviews en allemand même lorsqu'il retourne dans son Autriche natale pour rendre visite à sa mère. Ce qui a incité ses anciens compatriotes à l'accuser d'avoir honte de ses antécédents. «Ce n'est vraiment pas un grand homme ici, a commenté un reporter de la télévision autrichienne. Il parle un dialecte vulgaire, mais son attitude n'est pas beaucoup plus relevée.»

■ *Frank Sinatra* a donné un pourboire royal au portier d'un hôtel de Chicago. Il lui avait demandé quel était le pourboire le plus généreux qu'il ait jamais reçu, et, en apprenant que c'était un billet de cent dollars, il en tira immédiatement deux de son portefeuille et les lui offrit. «Et quel était l'autre généreux donateur?», s'enquit le crooner curieux. «C'était vous, Monsieur», répondit le portier.



Cindy Crawford entourée de modèles masculins portant la tenue militaire israélienne, au sud de Jérusalem, en 1990. Pour une publicité de sacs de voyage.

■ *Faye Dunaway* a tourné un épisode de *Columbo* avec *Peter Falk*, et elle a failli rendre fou le malheureux détective. Non seulement se présentait-elle sur le plateau quand ça lui plaisait, mais un matin, elle fit attendre tout le monde pendant plus de quatre heures, et lorsque Falk lui demanda la raison de ce retard, elle lui répondit sèchement qu'elle n'aimait pas les maquilleuses attirées et qu'elle leur préférait les siennes. Exaspéré, Falk se résigna à engager les maquilleuses de Fay, qui n'arriva plus qu'une heure ou deux en retard...

■ Non seulement *Whoopi Goldberg* touche-t-elle un cachet faramineux pour *Sister Act II* (neuf millions), mais elle a réussi à faire engager son frère *Clyde* comme chauffeur et sa fille *Alexandria* comme étudiante dans l'école dirigée par les bonnes soeurs. Et pour s'assurer que rien de fâcheux ne lui arrivera jamais, Whoopi a constamment à ses côtés un berger allemand du nom de *Bianca*.

■ Pour sa tournée mondiale, *Elton John* fait ses réservations dans les hôtels sous le nom pour le moins original de *Sir Bruce Sardine*...
■ L'anglais que parle *Arnold Schwarzenegger* n'est pas des meilleurs, mais son allemand non plus. En fait, le dialecte dans lequel il s'exprime l'embarrasse à tel

Sources: AP, Star, Globe, Examiner

Le Hollywood

«Q uand vous pénétrez dans la maison d'une star, il faut vous faire aussi discret que le papier peint.» Telle est la devise de Sid Avery, photographe du Tout-Hollywood.

«Quand vous rencontrez une fille pour la première fois, vous ne pouvez pas lui dire: Comment allez-vous? et tout de suite après l'embrasser sur la bouche. C'est impossible. Faire une photo, c'est comme faire l'amour, a-t-il confié au magazine *Studio*. Il faut des préliminaires.»

Sid Avery rappelle que sa première commande a été *Laurel et Hardy*. C'était en 1940, ils faisaient un spectacle diffusé à la radio, pour les troupes américaines qui partaient en Europe.

«À la répétition, je leur ai demandé de sauter en l'air et de claquer leurs talons en même temps. Comme j'étais jeune, ils ont très gentiment accepté. Quand je suis rentré au labo, ma pellicule était vierge, j'avais oublié de régler le deuxième volet de mon *Speed Graphic*! J'étais catastrophé! Je suis



Bogart-Bacall (1952)

retourné les voir, le spectacle était terminé, Laurel et Hardy étaient morts de fatigue.

«Je leur ai dit: C'est ma première commande, j'ai tout foiré, redonnez-moi une chance. Devant mes 19 ans et mon désespoir, ils ont été émus, ils ont ressauté en l'air. J'étais sauvé!

«Pendant la guerre j'ai été envoyé par les services armés à Londres puis à Paris pour ouvrir des bureaux de presse... La paix signée, je suis rentré à Los Angeles, j'ai ouvert mon studio et, petit à petit, j'ai travaillé pour *Photoplay*, *Silver Screen*, *Saturday Evening Post*, *Look*, *Life*...

de Sid Avery

«J'ai photographié le Tout-Hollywood... Les photos reflétaient Hollywood tel qu'il voulait se voir et être vu par le grand public! Je ne me suis jamais considéré comme un artiste, plutôt comme un illustrateur.»

«Dans les années 60, le phénoménal succès de la télévision a tué la magie du cinéma; la couleur rendait tout trivial et vulgaire. Je suis devenu photographe de pub, puis réalisateur de spots commerciaux et j'ai créé une société de production... J'ai cessé cette activité il y a cinq ans.»

«Aujourd'hui, j'ai monté une agence qui se charge de diffuser des photos de cinéma dans le monde entier et surtout, j'ai créé la Hollywood Photographer Archives, une société à but non lucratif, qui me permet d'enseigner aux jeunes professionnels l'importance de la sauvegarde du matériel photographique... J'ai moi-même offert 150 000 photos au L.A. County Museum...»

Lanaudière: une immense fête du piano

CLAUDE GINGRAS

■ Originalité, diversité et éléments de surprise du programme, brio et humour avec lesquels il fut réalisé, foule considérable — près de 5000 personnes — attirée par cette curiosité, bref ce *Pianissimo! Fortissimo!* pour 16 pianistes et huit pianos, tenant à la fois du spectacle et du concert, a valu vendredi soir au Festival de Lanaudière l'un des succès les plus complets et les plus mémorables de son histoire.

Sur la scène étaient disposés, en gradins, huit grands pianos à queue: trois à l'avant, quatre sur une première élévation, au centre, et un huitième dominant le tout en pyramide. David Owen Norris, champion mondial de l'inséparable au piano et maître d'œuvre de l'événement, en était aussi l'animateur. Délaisant son instrument pour diriger ses 16 collègues, tel un chef d'orchestre s'assurant que départs, parcours et arrivées se fassent avec coordination, il se révéla aussi un présentateur brillant et amusant, parlant un français plus qu'acceptable.

À l'exception du Concerto pour quatre clavecins de Bach simplement repris à quatre pianos, avec cinq cordes représentant l'orchestre, et de la suite *Paris*, de Darius Milhaud, jouée dans sa version originale pour quatre pianos (et non dans l'orchestration plus courante), le programme était entièrement composé d'arrangements et adaptations de tout calibre, depuis cette redistribution à trois pianos, de Percy Grainger, de la *Toccata* en fa majeur pour orgue de Bach, jusqu'à la spectaculaire et délicate «réorchestration», de Carl Czerny, de l'ouverture de *Semiramide* réunissant en fin de soirée les seize pianistes sur les huit pianos, à raison de deux par claviers (et dont ils durent biser une partie), en passant par l'*Étude révolutionnaire* que Norris avait prise au pied de la lettre en y faisant courir six pianistes autour de trois pianos, tout en y jouant, l'arrangement pour huit pianistes déguisés de la *Chevauchée des Valkyries*, la *Cathédrale engloutie* également agrandie à huit pianos et suggérée par un gong frappé par un «moine» qui n'était autre que Louise Forand, la pittoresque adjointe du Père Lindsay, et le fameux *Hexa-*



David Owen Norris, tel un chef d'orchestre, dirigeait les 16 pianistes par groupes de trois, quatre, six ou huit, les rassemblant tous à la fin pour l'ouverture de Rossini.

méron, que Liszt composa en collaboration avec cinq autres compositeurs et qui fut joué ensemble séparément par six pianistes, sans oublier l'ouverture de Glinka, à huit pianos encore, et qu'on entendra dans sa version habituelle vendredi soir, également à Lanaudière, au quatrième concert de Dutoit et l'OSM.

Ce programme très long, débutant en retard (parce qu'on attendait des autobus de spectateurs venus de loin) et se terminant un peu avant 23 heures, fut accompagné des mouvements des caméras qui enregistraient l'événement pour diffusion aux *Beaux Dimanches* le 14 novembre.

En général, les 16 pianistes et les autres participants, qui se produisaient tous bénévolement, furent irréprochables d'ensemble. Les situations comiques furent

nombreuses; il y eut même quelques moments de gravité, par exemple dans *La Cathédrale engloutie*. Peu de réserves à faire: tout comme le Milhaud, la petite pièce de Barber est sans intérêt et Gabrielle Lavigne n'y était pas très en voix. Chez les pianistes, il était évident que Janice Weber, de Boston, remplaçant à quelques jours d'avis Mark Zeltser, n'avait pas eu le temps de se préparer. Des détails, qui ne diminuent en rien l'immense succès de l'entreprise.

•PIANISSIMO! FORTISSIMO!• Ensemble de pianistes: Victor Bouchard, Marc-André Hamelin, Stéphane Lemelin, Renée Morisset, Peter Rösel, Peter Takacs, Dang Thai Son et Janice Weber, avec la participation de Hyun Joo Kim, Jacinthe Latour, Jean-François Latour, Françoise Papillon-Ferland, Amélie Phan, Isabelle Roux, Angela Song et Wonyoung Song. Quatuor à cordes Morency, Réal Montminy, contrebassiste, Vincent Dhavernas et Louise Forand, percussionnistes, et Gabrielle Lavigne, mezzo-soprano.

Conception, direction et animation: David Owen Norris. Vendredi soir, Amphithéâtre de Lanaudière. Dans le cadre du Festival international de Lanaudière. (Diffusion: télévision de Radio-Canada, *Les Beaux Dimanches*, 14 nov.)

Programme:
A Green Land of Pianos, pour voix et piano — Barber, arr. pour voix et huit pianos (Norris)

Ouverture de l'opéra *Russian in Ludmilla* (1842) — Glinka, arr. pour huit pianos (Gardner)

Concerto pour quatre clavecins (ou pianos) et cordes, en la mineur, BWV 1065 — Bach

Hexaméron, G. 392 (1837) — Liszt, en collaboration avec Thalberg, Pixis, Herz, Czerny et Chopin, arr. pour six pianos (Norris)

Chevauchée des Valkyries, ext. de l'opéra *Die Walküre* (1870) — Wagner, arr. pour huit pianos et percussion (Blackford)

Étude en do mineur, op. 10 no 12 (*Étude révolutionnaire*) (1831) — Chopin, arr. pour trois pianos (six pianistes) et quintette à cordes (Norris)

Toccata en fa majeur pour orgue, BWV 540 — Bach, arr. pour trois pianos (Grainger)

Tom Cruise adopte une fille

Agence France Presse
WEST PALM BEACH, Floride

■ L'acteur américain Tom Cruise et sa compagne, Nicole Kidman, ont adopté une petite fille vendredi au tribunal du comté de Palm Beach (Floride).

La police et le couple ont maintenu journalistes et photographes

à distance. Le couple avait été critiqué en janvier par un article paru dans un tabloïd révélant un projet d'adoption. Tom Cruise est notamment l'acteur principal du film à grand succès venant de sortir, *La Firme*.

Mort du roi de TF1

Reuter
PARIS

■ Francis Bouygues, le roi des travaux publics et de l'audiovisuel privé français, avec TF1, est décédé hier à l'âge de 70 ans d'une crise cardiaque.

Le groupe qu'il avait fondé il y a quarante ans et qui porte son nom est devenu le premier intervenant mondial de travaux publics et du bâtiment avec un chiffre d'affaires de 15 milliards de dollars en 1992 et 87 000 salariés à travers le monde.

Il a réussi sa diversification la plus spectaculaire en faisant de son groupe, en avril 1987, le principal actionnaire de TF1, devenue première chaîne de télévision privée européenne.

Il a aussi fondé l'une des plus importantes maisons de production de cinéma européennes, Ciby 2000, qui a produit David Lynch et Pedro Almodovar. Le groupe contrôle également la chaîne câblée sportive Eurosport.



Montréal ville plurielle

Une exposition-carrefour sur le thème de la diversité culturelle de Montréal

Du 17 juin 1993 au 16 janvier 1994

Tous les jours, quelque chose de neuf!

Au programme cette semaine:

• **Têtes d'affiche... des gens de passion**
Rencontre avec Hernando Gutierrez, ingénieur chez Hydro-Québec en collaboration avec l'Association hispanique de l'ouest de l'île.
mardi 27 juillet à 12 h 10
apportez votre lunch

• **Paroles de choc**
Débat. Montréal, ville sous observation.
Les écrivains Denise Boucher et Émile Ollivier.
mardi 27 juillet à 17 h 30

• **Rythmes en mouvance**
Daniel Préneau, ethno-musicologue.
mercredi 28 juillet à 12 h 10
apportez votre lunch

• **Têtes d'affiche... des artistes de toutes les cultures**
Dany Laferrière, auteur. Rencontre animée par Robert Chartrand.
jeudi 29 juillet à 17 h 30

• **26 personnages arrivent en ville**
Lecture-théâtre de la pièce *Les Filles du 5-10-15* de Abia Farhoud, une mise en lecture de Martin Faucher. Producteur délégué: Centre des auteurs dramatiques.
vendredi 30 juillet à 17 h 30

• **"Moi, j'en ai pas de préjugés"**
Atelier-famille.
tous les samedis à 15 h

• **"Tout le monde sur la place"**
Un jeu théâtral d'après un texte de Dominique de Pasquale avec le Théâtre de La Grasse Valise.
à l'extérieur sur la place Royale
dimanche à 13 h et 15 h, gratuit

Musée d'archéologie et d'histoire de Montréal
350, place Royale
Vieux Montréal
Informations: 872-9150
Ouvert du mardi au dimanche de 10 h à 20 h.
Fermé le lundi.

La Presse

Palmarès

VIDÉOCLIPS

PALMARÈS MUSIQUE PLUS

CS	SD	NS	ARTISTE-TITRE
1	2	5	*MARIO PELCHAT À juste raison
2	4	2	INNER CIRCLE Sweet (A la la la la long)
3	6	4	LES COLOCS Passe-moi la puck
4	7	3	*KATHLEEN Ça va bien
5	1	5	*STEF CARSE Achy Breaky Dance
6	10	3	STING Fields Of Gold
7	13	3	STEREO MC'S Step It Up
8	3	7	*FRANCIS MARTIN Fou de toi
9	12	4	TEARS FOR FEARS Break It Down Again
10	15	2	UB40 Can't Help Falling In Love

CS	SD	NS	ARTISTE-TITRE
11	5	8	*RUDELUCK Tout recommencer
12	8	4	PATRICIA KAAS Entrer dans la lumière
13	16	2	SOULASLYM Runaway Train
14	17	1	SARAH BRIGHTMAN Captain Nemo
15	—	—	CAPTAIN HOLLYWOOD PR. More and More
16	19	1	GEORGE MICHAEL Killer / Papa Was A Rolling
17	18	2	*TABOU D'un pays à l'autre
18	20	1	STEPHAN EICHER Des hauts, des bas
19	9	8	JANET JACKSON That's The Way Love Goes
20	—	—	*FRANCE D'AMOUR Animal

CS: Cette semaine. SD: Semaine dernière.
NS: Nombre de semaines au palmarès.
V: Vidéos canadiennes.



Ne cherchez pas

■ Pour des raisons indépendantes de notre volonté, la grille «Votre soirée de télévision» et le «Choix d'émissions» qui l'accompagne habituellement ne sont pas publiés aujourd'hui. Ils vous reviendront mardi. La Presse s'en excuse auprès de ses lecteurs.

FAMOUS PLAYERS

CERTIFICATS CADEAUX en vente dans tous nos cinémas

Ligne d'information FAMOUS PLAYERS 866-0111 de 11h00 à 22h00

PARISIEN 480 Ste-Catherine O. 866-3856

INDOCHINE (G) DOLBY 1:50-8:15
SUPER MARIO BROTHERS (V.F.) (G) 1:15-3:20
PROPOSITION INDECENTE (13+) DOLBY
Tous les soirs 6:30-9:10
PEU IMPORTE L'AMOUR (13+) DOLBY
Tous les soirs 9:10
BLANCHE NEIGE (G) DOLBY 12:25-2:25-4:25-6:25
LA FIRME (G) DOLBY 1:45-6:15-8:30
ABRACADABRA (G) 12:35-2:45-4:55-7:00-9:15
LA FIRME (G) DOLBY 12:00-3:00-6:00-9:00
LES VITEURS (G) 12:15-2:35-4:55-7:15-9:25

IMPERIAL THX 1430 Bloor 288-7102

THE FIRM (G) THX DOLBY
12:35-3:00-6:00-9:00 COUCHE-TARD mardi 12:00
CENTRE EATON 705 Ste-Catherine O. 985-5730

CONEHEADS (G) DOLBY
12:30-2:40-5:00-7:20-9:30 COUCHE-TARD mardi 10:30
CONEHEADS (G) DOLBY 1:15-3:15-5:15-7:15-9:15
DENNIS THE MENACE (G) DOLBY
1:20-3:20-5:20-7:20-9:20 COUCHE-TARD mardi 11:20
SON-IN-LAW (G) DOLBY
1:25-3:25-5:25-7:25-9:25 COUCHE-TARD mardi 11:25
STORY OF QIU JU (G) DOLBY
(Version originale chinoise sous-titrée anglais)
Tous les soirs 7:05-9:10 COUCHE-TARD mardi 11:15
SNOW WHITE (G) DOLBY 12:20-4:05-00
FREE WILLY (G) DOLBY
12:15-2:35-4:55-7:10-9:30 COUCHE-TARD mardi 11:45

LAVAL 1600 Le Corbusier 688-7776

CONEHEADS (G) DOLBY
12:40-2:40-5:00-7:10-9:10 COUCHE-TARD mardi 11:55
LA FIRME (G) DOLBY 12:10-3:00-6:00-9:10
ROOKIE OF THE YEAR (G) DOLBY
12:30-2:40-4:50-7:00-9:20 COUCHE-TARD mardi 11:50
HOCUS POCUS (G) DOLBY
12:30-2:40-5:00-7:20-9:30 COUCHE-TARD mardi 11:50
ANOTHER STAKEOUT (13+) DOLBY
12:20-2:30-4:40-7:00-9:10 COUCHE-TARD mardi 11:45
SUPER MARIO BROTHERS (V.F.) (G) DOLBY
vendredi à mardi 12:20-2:30-4:40
WHAT'S LOVE GOT TO DO WITH IT (13+) DOLBY
vendredi à mardi 6:40-9:00 mercredi à jeudi 9:20
COUCHE-TARD mardi 11:50
ABRACADABRA (G) DOLBY
1:00-3:00-5:10-7:20-9:30 COUCHE-TARD mardi 11:55
LE GENDRE (G) DOLBY
Tous les soirs 7:10-9:40 COUCHE-TARD mardi 11:40
BLANCHE NEIGE (G) DOLBY 12:30-3:00-5:00
FREE WILLY (G) DOLBY 1:30-4:10-6:40-9:00
ROBIN HOOD MEN IN TIGHTS (G) DOLBY
mercredi à jeudi 12:20-2:30-4:40-7:00-9:10
LA FIRME (G) DOLBY
2:10-4:10-6:20 COUCHE-TARD mardi 11:10
SNOW WHITE (G) DOLBY Tous les jours 1:00-3:00
THE FIRM (G) DOLBY 12:30-3:00-6:00-9:10
DENNIS THE MENACE (G) DOLBY
12:30-2:40-4:50-7:00-9:20
mercredi à jeudi 12:30-2:40-4:50-7:00

VERSAILLES Place Versailles 353-7880

LA FIRME (G) DOLBY
12:30-3:00-6:00-9:10 COUCHE-TARD mardi 12:35
ANOTHER STAKEOUT (13+) DOLBY
1:15-3:25-5:35-7:45-9:55 COUCHE-TARD mardi 11:45
ABRACADABRA (G) DOLBY
12:45-2:55-5:05-7:15-9:25 COUCHE-TARD mardi 11:30
ROOKIE OF THE YEAR (G) DOLBY
12:50-2:40-4:40-7:00-9:15 COUCHE-TARD mardi 11:40
CONEHEADS (G) DOLBY
1:00-3:00-5:10-7:20-9:30 COUCHE-TARD mardi 11:15
BLANCHE NEIGE (G) DOLBY Tous les jours 1:00
THE FIRM (G) DOLBY
3:35-6:40-9:45 COUCHE-TARD mardi 12:40

DORVAL 2500 av. Dorval 631-8586

ANOTHER STAKEOUT (13+) DOLBY
1:45-4:30-7:10-9:30
THE FIRM (G) DOLBY 1:30-5:00-8:30
JURASSIC PARK (G) DOLBY 1:15-4:00-6:45-9:15
IN THE LINE OF FIRE (13+) DOLBY 4:20-7:00-9:35
SNOW WHITE (G) DOLBY Tous les jours 2:00
CINEMA DU PARC 3575 av. du Parc 844-9470

ANOTHER STAKEOUT (13+) DOLBY
Tous les soirs 7:00-9:00
THE FIRM (G) DOLBY Tous les soirs 8:00
CONEHEADS (G) DOLBY Tous les soirs 7:00-9:00

La folie des prix! 4\$ au cinéma PALACE 698 Ste-Catherine O. 866-6991

CHACUN FILM TOUS LES JOURS!
MADE IN AMERICA (G) DOLBY
1:15-3:15-5:15-7:20-9:25
COUCHE-TARD mardi 11:40
INDECENT PROPOSAL (13+) DOLBY
1:15-3:20-5:25-7:25-9:40
COUCHE-TARD mardi 11:45
BLIVER (18+) DOLBY
1:30-3:30-5:30-7:30-9:30
COUCHE-TARD mardi 11:35

LOEWS 894 Ste-Catherine O. 861-7437

ANOTHER STAKEOUT (13+) DOLBY
12:20-2:40-5:00-7:20-9:45
COUCHE-TARD mardi 11:55
WHAT'S LOVE GOT TO DO WITH IT (13+) DOLBY
1:15-3:30-5:45-8:00-10:15 COUCHE-TARD mardi 11:30
HOCUS POCUS (G) DOLBY
12:45-2:45-4:45-6:45-8:45-10:45
COUCHE-TARD mardi 11:40
GUILTY AS SIN (13+) DOLBY
12:30-2:45-5:10-7:25-9:40
COUCHE-TARD mardi 11:45
LIKE WATER FOR CHOCOLATE (G) DOLBY
(Version originale espagnole sous-titrée anglais)
12:05-2:25-4:45-7:00-9:20 lundi 12:05-2:25-4:45-9:20
COUCHE-TARD mardi 11:20

FAMOUS PLAYERS 8 800 av. St-Jean (Pointe-Clair) 697-8095

POETIC JUSTICE (13+) DOLBY
12:15-2:30-4:50-7:10-9:30 COUCHE-TARD mardi 11:50
FREE WILLY (G) DOLBY
1:30-4:05-6:40-9:15 COUCHE-TARD mardi 11:40
SON-IN-LAW (G) DOLBY
vendredi à mardi 9:20 COUCHE-TARD mardi 11:25
DENNIS THE MENACE (G) 12:15-2:30-4:40-7:00
ROBIN HOOD MEN IN TIGHTS (G) DOLBY
mercredi à jeudi 12:20-2:35-4:55-7:15-9:35
SNOW WHITE (G) DOLBY Tous les jours 1:00
THE FIRM (G) DOLBY
3:15-6:20-9:30 COUCHE-TARD mardi 12:30
HOCUS POCUS (G) DOLBY
12:30-2:40-5:00-7:20-9:30 COUCHE-TARD mardi 11:30
ANOTHER STAKEOUT (13+) DOLBY
1:30-4:10-6:50-9:25 COUCHE-TARD mardi 11:55
ANOTHER STAKEOUT (13+) DOLBY
1:35-4:10-6:50-9:25 COUCHE-TARD mardi 11:55
CONEHEADS (G) DOLBY
1:10-3:10-5:10-7:10-9:10 COUCHE-TARD mardi 11:10

VERSAILLES 353-7880

LA FIRME (G) DOLBY
12:30-3:00-6:00-9:10 COUCHE-TARD mardi 11:50
ANOTHER STAKEOUT (13+) DOLBY
12:30-2:40-5:00-7:20-9:30 COUCHE-TARD mardi 11:50
ANOTHER STAKEOUT (13+) DOLBY
12:20-2:30-4:40-7:00-9:10 COUCHE-TARD mardi 11:45
SUPER MARIO BROTHERS (V.F.) (G) DOLBY
vendredi à mardi 12:20-2:30-4:40
WHAT'S LOVE GOT TO DO WITH IT (13+) DOLBY
vendredi à mardi 6:40-9:00 mercredi à jeudi 9:20
COUCHE-TARD mardi 11:50
ABRACADABRA (G) DOLBY
1:00-3:00-5:10-7:20-9:30 COUCHE-TARD mardi 11:55
LE GENDRE (G) DOLBY
Tous les soirs 7:10-9:40 COUCHE-TARD mardi 11:40
BLANCHE NEIGE (G) DOLBY 12:30-3:00-5:00
FREE WILLY (G) DOLBY 1:30-4:10-6:40-9:00
ROBIN HOOD MEN IN TIGHTS (G) DOLBY
mercredi à jeudi 12:20-2:30-4:40-7:00-9:10
LA FIRME (G) DOLBY
2:10-4:10-6:20 COUCHE-TARD mardi 11:10
SNOW WHITE (G) DOLBY Tous les jours 1:00-3:00
THE FIRM (G) DOLBY 12:30-3:00-6:00-9:10
DENNIS THE MENACE (G) DOLBY
12:30-2:40-4:50-7:00-9:20
mercredi à jeudi 12:30-2:40-4:50-7:00

VERSAILLES 353-7880

LA FIRME (G) DOLBY
12:30-3:00-6:00-9:10 COUCHE-TARD mardi 11:50
ANOTHER STAKEOUT (13+) DOLBY
12:30-2:40-5:00-7:20-9:30 COUCHE-TARD mardi 11:50
ANOTHER STAKEOUT (13+) DOLBY
12:20-2:30-4:40-7:00-9:10 COUCHE-TARD mardi 11:45
SUPER MARIO BROTHERS (V.F.) (G) DOLBY
vendredi à mardi 12:20-2:30-4:40
WHAT'S LOVE GOT TO DO WITH IT (13+) DOLBY
vendredi à mardi 6:40-9:00 mercredi à jeudi 9:20
COUCHE-TARD mardi 11:50
ABRACADABRA (G) DOLBY
1:00-3:00-5:10-7:20-9:30 COUCHE-TARD mardi 11:55
LE GENDRE (G) DOLBY
Tous les soirs 7:10-9:40 COUCHE-TARD mardi 11:40
BLANCHE NEIGE (G) DOLBY 12:30-3:00-5:00
FREE WILLY (G) DOLBY 1:30-4:10-6:40-9:00
ROBIN HOOD MEN IN TIGHTS (G) DOLBY
mercredi à jeudi 12:20-2:30-4:40-7:00-9:10
LA FIRME (G) DOLBY
2:10-4:10-6:20 COUCHE-TARD mardi 11:10
SNOW WHITE (G) DOLBY Tous les jours 1:00-3:00
THE FIRM (G) DOLBY 12:30-3:00-6:00-9:10
DENNIS THE MENACE (G) DOLBY
12:30-2:40-4:50-7:00-9:20
mercredi à jeudi 12:30-2:40-4:50-7:00

VERSAILLES 353-7880

LA FIRME (G) DOLBY
12:30-3:00-6:00-9:10 COUCHE-TARD mardi 11:50
ANOTHER STAKEOUT (13+) DOLBY
12:30-2:40-5:00-7:20-9:30 COUCHE-TARD mardi 11:50
ANOTHER STAKEOUT (13+) DOLBY
12:20-2:30-4:40-7:00-9:10 COUCHE-TARD mardi 11:45
SUPER MARIO BROTHERS (V.F.) (G) DOLBY
vendredi à mardi 12:20-2:30-4:40
WHAT'S LOVE GOT TO DO WITH IT (13+) DOLBY
vendredi à mardi 6:40-9:00 mercredi à jeudi 9:20
COUCHE-TARD mardi 11:50
ABRACADABRA (G) DOLBY
1:00-3:00-5:10-7:20-9:30 COUCHE-TARD mardi 11:55
LE GENDRE (G) DOLBY
Tous les soirs 7:10-9:40 COUCHE-TARD mardi 11:40
BLANCHE NEIGE (G) DOLBY 12:30-3:00-5:00
FREE WILLY (G) DOLBY 1:30-4:10-6:40-9:00
ROBIN HOOD MEN IN TIGHTS (G) DOLBY
mercredi à jeudi 12:20-2:30-4:40-7:00-9:10
LA FIRME (G) DOLBY
2:10-4:10-6:20 COUCHE-TARD mardi 11:10
SNOW WHITE (G) DOLBY Tous les jours 1:00-3:00
THE FIRM (G) DOLBY 12:30-3:00-6:00-9:10
DENNIS THE MENACE (G) DOLBY
12:30-2:40-4:50-7:00-9:20
mercredi à jeudi 12:30-2:40-4:50-7:00

VERSAILLES 353-7880

LA FIRME (G) DOLBY
12:30-3:00-6:00-9:10 COUCHE-TARD mardi 11:50
ANOTHER STAKEOUT (13+) DOLBY
12:30-2:40-5:00-7:20-9:30 COUCHE-TARD mardi 11:50
ANOTHER STAKEOUT (13+) DOLBY
12:20-2:30-4:40-7:00-9:10 COUCHE-TARD mardi 11:45
SUPER MARIO BROTHERS (V.F.) (G) DOLBY
vendredi à mardi 12:20-2:30-4:40
WHAT'S LOVE GOT TO DO WITH IT (13+) DOLBY
vendredi à mardi 6:40-9:00 mercredi à jeudi 9:20
COUCHE-TARD mardi 11:50
ABRACADABRA (G) DOLBY
1:00-3:00-5:10-7:20-9:30 COUCHE-TARD mardi 11:55
LE GENDRE (G) DOLBY
Tous les soirs 7:10-9:40 COUCHE-TARD mardi 11:40
BLANCHE NEIGE (G) DOLBY 12:30-3:00-5:00
FREE WILLY (G) DOLBY 1:30-4:10-6:40-9:00
ROBIN HOOD MEN IN TIGHTS (G) DOLBY
mercredi à jeudi 12:20-2:30-4:40-7:00-9:10
LA FIRME (G) DOLBY
2:10-4:10-6:20 COUCHE-TARD mardi 11:10
SNOW WHITE (G) DOLBY Tous les jours 1:00-3:00
THE FIRM (G) DOLBY 12:30-3:00-6:00-9:10
DENNIS THE MENACE (G) DOLBY
12:30-2:40-4:50-7:00-9:20
mercredi à jeudi 12:30-2:40-4:50-7:00

VERSAILLES 353-7880



TÉLÉCOPIÉ: 848-8287

INDEX DES RUBRIQUES

Table of contents for various categories: IMMOBILIER, RÉSIDENTIEL, VISITES LIBRES, etc.

Table of contents for various categories: MARCHANDISES ET SERVICES, OFFRES D'EMPLOI, SERVICES PERSONNELS, etc.

Table of contents for various categories: AVIS, DÉCES, PRIÈRES, REMERCIEMENTS, SECTION ÉCONOMIE, PROPOSITIONS D'AFFAIRES, etc.

IMMOBILIER

Main real estate listings section with multiple columns of property ads, including addresses, prices, and descriptions.



AUJOUR'HUI

- 14h45 **Tex Avery's 10 Funniest**
Cinéma de Paris
- 18h35 **Hommage à Laurel & Hardy**
Cinémathèque québécoise
- 19h00 **The Complete History of America**
Shakespeare Company
Le Gesù
- 19h15 **Tex Avery's 10 Funniest**
Cinéma de Paris
- 19h30 **Gala Interurbain Bell 4**
Théâtre St-Denis 1
- 19h30 **Herr & Frau Peterson**
Espace Pepsi
Gratuit
- 20h00 **Nonnes Troppo**
Music-Hall Labatt Extra Dry
Gratuit
- 20h00 **Improv Summit**
Club Soda
- 20h30 **Marius et Fanny**
Théâtre St-Denis 2
- 20h30 **Rire sans frontière: Tex**
Cabaret du Musée
- 20h30 **Poubelles Boys**
Cabaret de la rue
Gratuit
- 20h35 **Hommage à Laurel & Hardy**
Cinémathèque québécoise
- 21h00 **Lilia**
Théâtre Air Canada
- 21h30 **Olé**
L'Espace Pepsi
Gratuit
- 22h00 **Raoul**
Music-Hall Labatt Extra Dry
Gratuit
- 22h30 **Tournée juste pour rire**
Théâtre Air Canada
- 22h30 **Peter Pitoisky**
Cabaret de la rue
Gratuit
- 22h30 **Rire sans frontière: Virginie Lemoine**
Cabaret du Musée

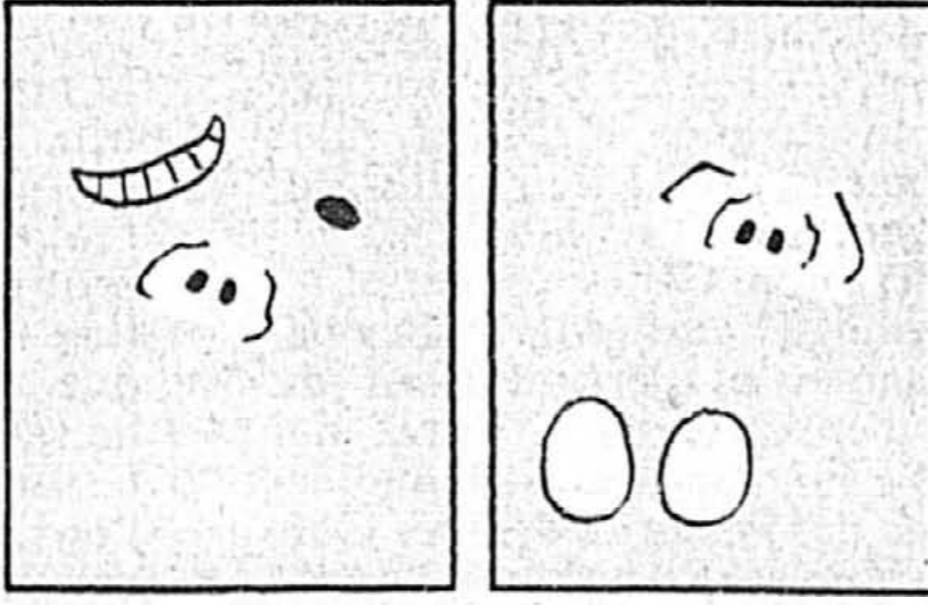
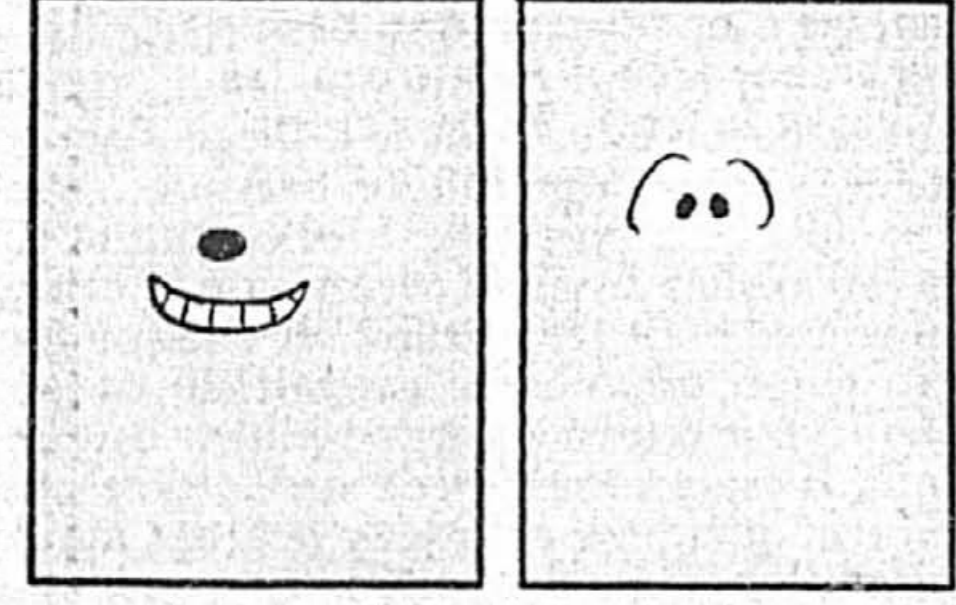
À pied, à cheval ou en... fauteuil roulant

André Pijet consacre le troisième tableau de sa « plus longue caricature du monde », inspirée par le Festival Juste pour rire, à Jean-Marc Parent, Anthony Kavanagh, Marie-Lise Pilote et André-Philippe Gagnon

ANDRÉ PIJET



PEANUTS
et ce « bon vieux Charlie Brown »
par Schulz



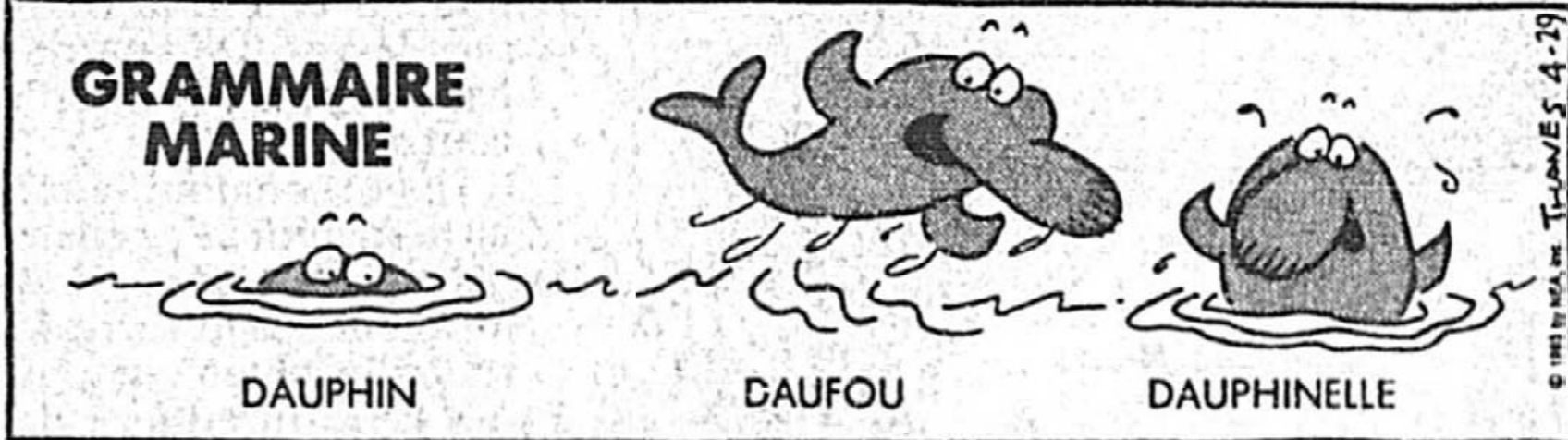
GARFIELD



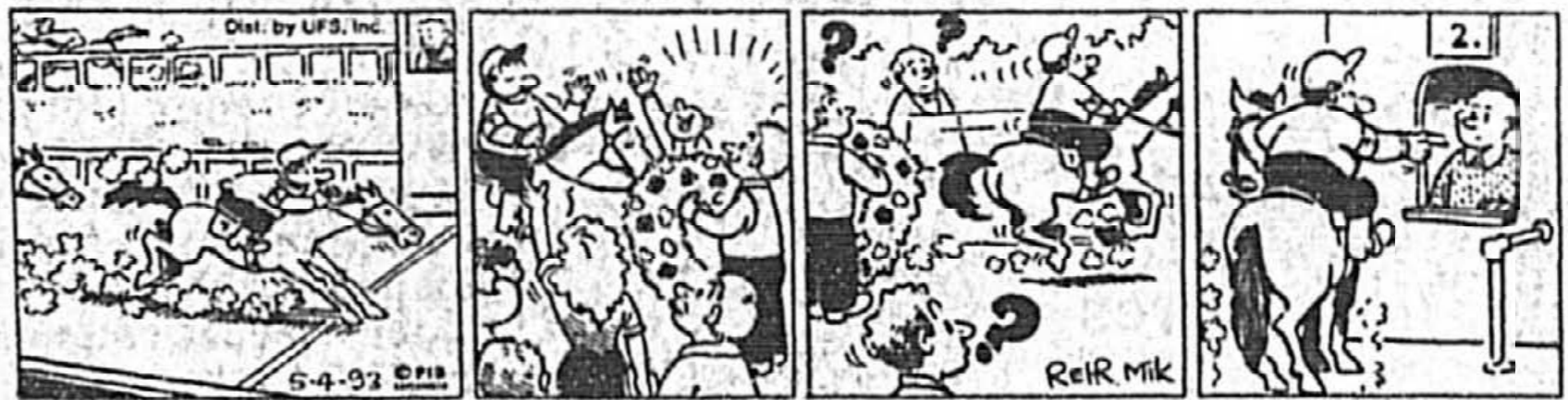
PHILOMÈNE



FRANK et ERNEST



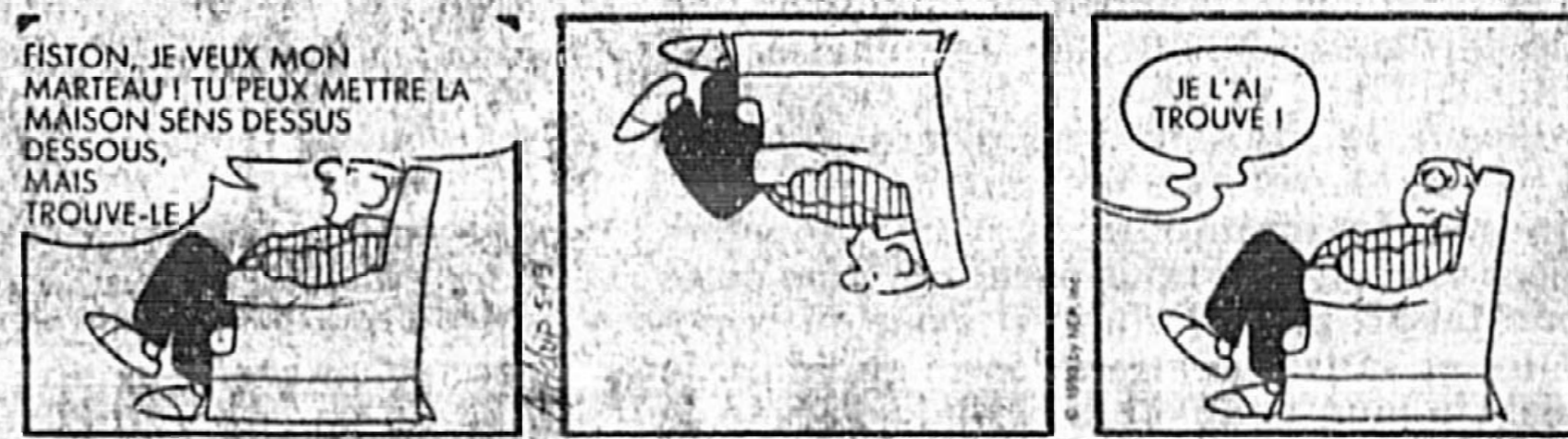
FERDINAND



PEANUTS



LA DEVEINE



PHILOMÈNE

